



Johnny Hallyday : Requiem pour un fou d'amour

Charlotte Lelouch > P.7

MUTLULUĞUN RENKLERİ
LES COULEURS DU BONHEUR

Exposition collective
« Les couleurs du bonheur »
au Lycée Saint Benoît
du 5 au 18 janvier.

La Micro-Folie s'installe à Izmir

Jeudi 14 décembre, c'est à l'Institut Français d'Izmir qu'a eu lieu le vernissage de la première Micro-Folie à l'étranger en présence de l'Ambassadeur de France en Turquie, Charles Fries.

Hüseyin Latif > P.5
Camille Saulas > P.10

Aujourd'hui la Turquie

M 4388-154 F. 6,50 € TTC
N° ISSN : 1305-6476



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



La culture turque de nouveau mise à l'honneur à l'UNESCO

Camille Saulas > P.3

Selim Yenel : « La Turquie est aussi importante pour l'Europe que l'Europe est importante pour la Turquie »

À l'heure où la Turquie semble s'éloigner toujours plus de l'Union européenne (UE) et alors que les relations entre ce pays et certains membres de l'UE sont marquées par de vives tensions, M. Selim Yenel, sous-secrétaire d'État turc aux Affaires européennes, remet ce postulat en perspectives pour Aujourd'hui la Turquie.



L'année 2017 semble avoir été critique pour les relations entre la Turquie et l'UE. Où en est-on en ce qui concerne le processus d'adhésion de la Turquie à l'UE ? La Turquie a-t-elle encore seulement un intérêt à intégrer l'Union européenne ?

Chaque année est critique dans les relations Turquie-UE. Rappelons-nous, en novembre 2015, quand l'Europe était sous l'immense pression des flux migratoires, nous avons pu faire le premier sommet Turquie-UE. Par la suite, l'année 2016 fut un tournant positif entre les deux parties et nos relations multidimensionnelles ont véritablement pris de l'ampleur.

L'adhésion à l'Union a principalement été un objectif stratégique pendant des années pour la Turquie. Nous voulons toujours que ce processus continue même s'il a été ralenti pour des raisons politiques. Pour notre part, les négociations sont aussi fondamentales que l'adhésion en elle-même. Grâce au processus de négociations, nous visons à amener nos normes au plus haut niveau et réformer le fonctionnement dans plusieurs domaines de la vie quotidienne.

(lire la suite page 3)



Oui monsieur, « cette vie fut belle »

Jean d'Ormesson, grand écrivain, académicien et journaliste, est décédé d'une crise cardiaque dans la nuit du 5 décembre.

Hommage.

Si de nombreuses personnes connaissent l'écrivain à travers *La Gloire de l'Empire*, *Histoire du Juif errant*, *La Douane de mer*, *Presque rien sur presque tout*, ou encore, *Je dirais malgré tout que cette vie fut belle*, pour n'en citer que quelques-uns, c'est aussi son art de la conversation, son regard bleu pétillant de malice et d'intelligence, son sourire charmeur et son rire franc qui aura marqué la France et les Français.

Dans le quotidien *le Monde*, on le décrivait comme l'« homme de tous les exploits », et pour cause. Si ses succès ont occulté des débuts plus ou moins faciles, ce fils d'ambassadeur qui a passé son enfance au château de Saint-Fargeau a su se faire une place de choix dans le cœur des Français. Après un passage par hypokhâgne et par l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, il passera l'agrégation de philosophie pour rentrer, en 1950, par un heureux hasard ou par un coup du sort, à l'UNESCO où il sera l'assistant de Jacques Rueff au Conseil international de la philosophie et des sciences humaines qu'il finira par diriger. Trois ans plus tard, voilà qu'il crée, avec Roger Caillois, la revue *Diogène*, mais dirigera surtout *Le Figaro* entre 1974 et 1977 dans lequel il resta éditorialiste. Homme de droite, il aimait susciter les polémiques à gauche. Son engagement politique n'a jamais tari. Proche de Pompidou, ami de Valéry Giscard d'Estaing, soutien de Nicolas Sarkozy en 2007, il reçut des mains de François Hollande la grand-croix de la Légion d'honneur.

Admirateur des grands auteurs, à commencer par Chateaubriand, sa carrière littéraire n'a pas débuté sous les meilleurs auspices.

(lire la suite page 7)

Mireille Sadège
Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Les inégalités galopantes, le mal qui ronge nos démocraties

Nous voilà en décembre, j'écris le dernier article de l'année 2017 et j'ai l'impression qu'à Istanbul le temps passe plus vite qu'ailleurs. > P. 2

Retour sur...

Yémen, quelle(s) guerre(s) ?
Solène Poyraz, P. 4

Jérusalem : une décision réfléchie aux conséquences funestes,
Camille Saulas, P. 4

Quel bilan pour l'économie turque en 2017 ?
Kıymet Altan, P. 6

« Migrants » par Dostlar Tiyatrosu

Nami Başer > P. 8

Notre Dame de Sion
11.01.2018
Quatuor SAYGUN
Daniel Popescu Comite
Sergiu Todoroc
Diana Gavruta
Irina Călin



Dr. Olivier Buirette

Le Partenariat oriental : une percée européenne vers l'Est et l'Asie centrale ?

Véritable axe de la politique étrangère de l'Union européenne (UE) dirigé vers l'Est, le Partenariat oriental créé le 7 mai 2009 regroupe une série d'accords d'association préfigurant les éventuels élargissements possibles notamment vers l'Est de l'UE actuelle étant donné qu'ils concernent l'Ukraine et la Biélorussie. Pour l'Ukraine, rappelons que c'est justement le refus de la ratification de cet accord dans un premier temps par l'ancien Premier ministre pro-russe, Viktor Ianoukovitch, qui avait déclenché en novembre 2013 le mouvement de l'Euromaidan qui devait mener à la division du pays entre pro-européens et pro-russes ; un conflit toujours non terminé à l'heure actuelle, dans un contexte de provinces pro-russes auto proclamées et d'annexion de la péninsule de Crimée depuis mars 2014 par la Russie.

Le partenariat comprend aujourd'hui six États: l'Arménie, l'Azerbaïdjan, la Biélorussie, la Géorgie, la Moldavie et l'Ukraine. Ces derniers se rassemblent autour de quatre axes, à savoir :

-La démocratie, la bonne gouvernance et la stabilité

-L'intégration économique et la convergence avec les politiques européennes

-La sécurité énergétique

-Les contacts entre les peuples

On constate ici que ces axes préfigurent en quelque sorte une première version du fameux acquis communautaire que chaque futur entrant doit ratifier pour pouvoir un jour espérer intégrer l'UE.

Au regard de la carte du développement de ce Partenariat oriental géré à Bruxelles par le Service européen pour l'action extérieure (SEAE), on note que les frictions avec la zone d'influence revendiquée par la Russie ne peuvent que se développer. Ainsi le ministre des Affaires étrangères russe, Sergueï Lavrov, ne devait-il pas régulièrement dénoncer les pressions de l'UE sur des régions considérées comme faisant partie de la zone périphérique russe depuis toujours ? Le cas de la Biélorussie est à ce titre significatif, tandis que le cas ukrainien montre de manière dramatique cet affrontement. Que dire alors de la Géorgie située dans un Caucase repris en main par Moscou durant l'été 2008, ou encore de la Moldavie où s'affrontent des courants pro-européens rêvant de rejoindre - comme entre 1920 et 1939 - la Roumanie, face à une Transnistrie qui reste sous le contrôle de Moscou ? Enfin, le cas de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan avec l'épineux et persistant problème du Haut-Karabagh prêtent encore plus le flanc à des frictions éventuelles avec Moscou.

Alors qu'en décembre 2017, Vladimir Poutine a annoncé qu'il était candidat à sa réélection comme président de la Fédération de Russie aux élections de mai 2018, la montée en puissance et le retour de la Russie sur la scène internationale ne pourront que stimuler des points de tensions entre une Russie qui retrouve sa force et ses zones d'influences traditionnelles et une Union européenne qui reste attractive pour les pays cherchant à s'émanciper de Moscou.

Enfin, le Partenariat oriental, par ses accords d'association, pose le problème - toujours non résolu - des frontières de l'Europe. Où celles-ci s'arrêtent-elles à l'est ? Si l'on considère que des États qui bordent la mer Noire, comme la Géorgie, sont intégrables dans l'UE, alors qu'en est-il d'États voisins comme la Turquie ? Les frictions entre cette politique de l'UE et la Russie montrent finalement que la notion de « la gestion des périphéries » de l'Europe reste encore à définir. Elle est pourtant indispensable pour équilibrer les relations entre l'UE et ses voisins.

Nous sommes ici de manière incontestable devant l'un des défis que l'éventuelle « relance européenne », souhaitée par Emmanuel Macron, devra relever dans les mois et les années à venir.



Ozan Akyürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Les véhicules connectés et leurs homologues autonomes : la responsabilité en question

Les objets connectés ne cessent de surpasser les technologies existantes, au point qu'ils ont envahi le quotidien d'un bon nombre d'entre nous. Depuis plusieurs années, ils ont investi les voitures que nous utilisons, ou du moins côtoyons, au quotidien : les voitures connectées sont des véhicules assistant les utilisateurs. Or, le développement de ces technologies est tel que les véhicules autonomes, c'est-à-dire les véhicules s'affranchissant de conducteurs physiques, ne sont désormais plus un mythe ; si bien qu'ils s'apprentent à s'immiscer dans le trafic routier, non sans soulever un certain nombre de questions juridiques, notamment en ce qui concerne la responsabilité des uns et des autres.

La responsabilité des utilisateurs classique est inadaptée

En matière de circulation routière, la question de la responsabilité trouve toute son acuité dès qu'un accident se réalise. En France, les victimes d'accidents causés par un véhicule terrestre à moteur sont protégées par la loi du 5 juillet 1985. En effet, cette loi prévoit que les victimes peuvent engager la responsabilité du conducteur ou du gardien du véhicule. Or, en présence d'une voiture autonome, c'est-à-dire une voiture qui serait justement dépourvue de conducteur tel que nous l'entendons habituellement, qui serait responsable ? Faut-il imaginer que la personne donnant des instructions au véhicule serait considérée comme étant le conducteur ? On peut aisément imaginer que les personnes à l'origine de ces instructions seront difficilement identifiables. Cette solution ferait donc peser sur la victime une charge de la preuve bien trop lourde. Il faudrait alors s'orienter sur la question de la détermination du gardien du véhicule. En droit français, le propriétaire de la chose est présumé en être le gardien. Mais cette présomption peut être renversée. Il lui revient alors d'établir que quelqu'un d'autre à l'usage, le contrôle et la direction de la chose. Là encore, la charge de la preuve risque d'être disproportionnée et particulièrement délicate à établir. Ainsi, la législation en vigueur, en rendant particulièrement délicate la détermination du responsable en cas d'accident de la route causé par un véhicule autonome, ne permettra pas aux usagers d'utiliser ces véhicules bien particuliers avec la confiance requise. Cette confiance est en effet nécessaire au développement de ces nouvelles technologies. Le régime de la responsabilité devra donc s'adapter.

Une fois la question de la responsabilité des usagers tranchée, il se peut que celle des producteurs des véhicules soit recherchée.



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Les inégalités galopantes, le mal qui ronge nos démocraties

Nous voilà en décembre, j'écris le dernier article de l'année 2017 et j'ai l'impression qu'à Istanbul le temps passe plus vite qu'ailleurs. La ville subit d'importantes transformations, mais étrangement rien ne semble atteindre sa formidable énergie.

À l'international, les choses se bousculent, mais rarement dans le bon sens. Avec un président américain qui bafoue sans le moindre souci les règles de la diplomatie et ignore les accords passés, nous nous trouvons ainsi face à une « administration américaine engagée dans une dangereuse déstabilisation de la communauté internationale ».

Et que dire de l'Union européenne (UE) qui s'éloigne chaque jour un peu plus des valeurs qui la rendaient unique ? Comment expliquer la montée des partis populistes dans toute l'UE, y compris en Allemagne ?

Le premier rapport sur les inégalités mondiales a été publié le 14 décembre dernier. Ce dernier se base sur le travail d'une centaine d'économistes réunis au sein de la World Wealth and Income Database. D'après le rapport, « depuis

1980, la plupart des pays sont devenus plus riches... Mais leurs gouvernements se sont appauvris et c'est l'un des moteurs de la hausse des inégalités ». En effet, l'étude de la répartition du capital public et privé révèle que « sous impulsion des privatisations et de la hausse des emprunts publics » il y a eu d'importants transferts du secteur public vers le privé. Ce qui « restreint la capacité des gouvernements à redistribuer les revenus et à limiter la progression des inégalités ». « Les États-Unis restent le plus inégalitaire des pays riches. Le Moyen-Orient, champion des inégalités. En Russie, après 1989, les revenus moyens ont augmenté, mais aussi les inégalités. Enfin, l'Afrique s'est appauvrie par rapport aux autres continents », précise le rapport.

Le rapport ajoute que, « depuis les années 1980, le 1 % le plus aisé a capté 27 % de la croissance quand, dans le même temps, les 50 % les plus pauvres devaient se contenter de 12 %. Les inégalités sont ainsi en hausse partout dans le monde. Néanmoins, certaines politiques publiques, notamment la fiscalité progressive, peuvent les atténuer ».

L'Asie est le continent qui a le plus profité de la mondialisation des échanges. Ainsi, des millions d'individus sont sortis de la pauvreté et constituent désormais une classe moyenne qui était inexistante au paravent. La grande perdante de la mondialisation est indéniablement la classe moyenne occidentale dont le revenu stagne depuis 40 ans. On constate ainsi que « la mondialisation est en train d'instaurer un nouvel ordre mondial de la répartition des richesses ».

Selon les conclusions du rapport, la libéralisation des échanges doit être encadrée afin de corriger les dérives qu'elle peut engendrer. Dans le cas inverse, à terme, c'est la démocratie qui sera en danger. On constate en effet que, depuis les années 1990, un grand nombre des personnes les plus pauvres basculent dans le populisme. Désormais, cette menace guette les classes moyennes. Se consterner et condamner le phénomène ne suffisent plus. Les responsables politiques doivent prendre les mesures qui s'imposent avant qu'il ne soit trop tard.

Selim Yenel : « La Turquie est aussi importante pour l'Europe que l'Europe est importante pour la Turquie »

(Suite de la page 1)

De plus, l'adhésion de la Turquie à l'UE est non seulement dans notre intérêt, mais aussi dans celui de l'Union. La Turquie est aussi importante pour l'Europe que l'Europe est importante pour la Turquie. Nous sommes influencés par les développements en Europe et vice-versa. Dans ce contexte, nous continuerons à suivre de près les développements en Europe.

Comment les relations entre Bruxelles et Ankara peuvent-elles s'améliorer ?

À la suite de l'accord du 18 mars 2016, il y avait une véritable volonté mutuelle de relancer les relations turco-européennes. Cependant, depuis la tentative de coup d'État du 15 juillet 2016, on traverse une période très tendue et compliquée dans nos relations. Nous l'avons constaté pendant les élections dans certains pays membres où les relations problématiques avec la Turquie ont été utilisées de façon irresponsable pour des raisons politiques domestiques. Cela a envenimé les choses. Néanmoins, je ne crois pas que les problèmes entre la Turquie et l'UE soient insurmontables. Je reste optimiste pour la période à venir. Je suis fermement convaincu que plus de dialogue et d'empathie nous aideraient dans cette période délicate.

L'union douanière est-elle en danger ?

Nous avons l'union douanière depuis 1995 et la continuation de cette union en tant que telle n'est pas remise en question. Quant à la mise à jour de l'union douanière actuelle, il est vrai que les parties avaient exprimé leur volonté d'aller dans ce sens en 2015. Mais les travaux qui doivent normalement se dérouler sur le plan technique sont retardés à cause de considérations purement politiques.



Si c'est l'UE qui perturbe l'avancement de ces travaux, la mise à jour de l'union douanière est dans l'intérêt des deux parties puisque des études indépendantes d'analyse d'impacts estiment que cela permettrait de doubler le volume des échanges. En réalité, nous ne sommes pas pressés à cet égard, mais je crois qu'on ne peut pas se payer le luxe de passer à côté d'une telle opportunité commerciale.

Qu'en est-il de l'accord migratoire ?

Il n'est pas en danger, nous sommes très attachés à cet accord. Grâce à lui, les flux migratoires vers l'Europe ont pu être réduits, tandis que de nombreuses catastrophes humanitaires en mer Égée ont été évitées. Par ailleurs, l'accord du 18 mars n'est pas seulement un accord de coopération en matière de migration. Le document fait référence à plusieurs dimensions de nos relations avec l'UE, le proces-



sus de négociations compris, et inclut un cadre compréhensif et permanent avec l'accord de tous les pays membres, mais aussi des institutions européennes, pour l'avenir des relations turco-européennes. Cependant, de nombreux éléments du mémorandum, dont la mise à jour de l'union douanière, ne sont malheureusement pas respectés par l'UE. Pourtant, la mise en œuvre de cet accord dans son intégralité doit être effectuée et l'on ne cesse de le répéter à nos homologues européens. On note que certaines mesures ont été prises par l'UE à cet égard, mais celles-ci sont extrêmement limitées et insuffisantes. La Turquie fait beaucoup pour les réfugiés et est fière d'accueillir 3,5 millions de Syriens sur son territoire.

Je pense que l'accord du 18 mars est une épreuve de sincérité pour l'UE en matière de valeurs universelles et humanitaires qu'elle prétend défendre et porter.

Les élections législatives allemandes semblent avoir envenimé la crise diplomatique entre Ankara et Berlin. Comment les élections allemandes et leurs résultats ont-ils été perçus en Turquie ? Quel est l'avenir des relations entre Berlin et Ankara ?

Il est évident que la campagne électorale en Allemagne a eu un effet négatif

sur nos relations. Des mots très critiques, même durs et sévères, ont été malheureusement prononcés. Cependant, après les élections, on passe par une période relativement plus calme. Parfois, les problèmes actuels peuvent nous faire oublier nos acquis communs du passé. Par conséquent, je voudrais souligner que les relations turco-allemandes sont profondes, fortes et interdépendantes depuis des décennies. Je crois donc que ces difficultés dans nos relations peuvent être surmontées dans un délai raisonnable.

Quel est l'état des relations entre le gouvernement turc et le nouveau président français, Emmanuel Macron, qui disait vouloir un renforcement des liens entre l'UE et la Turquie ?

À la suite de sa prise de fonction, Monsieur Macron est devenu le leader que le président Erdoğan a rencontré le plus souvent en très peu de temps. Dans ce sens, je pense qu'il serait vraiment utile que les autres dirigeants de l'UE prennent exemple sur Emmanuel Macron. De tels contacts au plus haut niveau apportent une contribution positive très significative aux relations bilatérales ainsi qu'aux relations turco-européennes. Je veux rappeler à cette occasion que l'un des paragraphes de l'accord migratoire mentionne qu'il faut organiser des sommets réguliers entre la Turquie et l'UE. Un engagement qui n'est pas respecté par l'UE. Ni le Président du Conseil européen ni le Président de la Commission européenne ne s'efforcent de maintenir le dialogue. Je pense que l'approche directe et ouverte du président français est un bon exemple pour les autres leaders européens.

* Propos recueillis par Hüseyin Latif et Camille Saulas
Photos : Aramis Kalay

La culture turque de nouveau mise à l'honneur à l'UNESCO

Le 6 décembre, lors de la réunion du comité ad hoc de l'UNESCO, qui s'est déroulée sur l'île de Jeju en Corée du Sud, le *Hıdırellez* (le festival du printemps turc) a été ajouté à la liste du patrimoine culturel immatériel de l'Humanité, créée en 2003, tandis que le langage sifflé, ou « langue des oiseaux », a été inscrit sur la liste de sauvegarde d'urgence de l'UNESCO.



Il est vrai que l'inscription de l'art du piz-zaiolo napolitain sur la liste de l'UNESCO a davantage été médiatisée. Il n'en reste pas moins que les traditions turques ont encore une fois été reconnues comme étant exceptionnelles aux côtés d'autres trésors culturels.

Si les chrétiens des Balkans célèbrent le jour de la Saint-Georges le 23 avril, le *Hıdırellez* se déroule en Turquie et dans les

communautés turques du monde entier chaque année le 6 mai afin de célébrer l'arrivée du printemps. Lors de cette journée, dont la tradition est bien antérieure à la naissance de l'Islam ou même du Christianisme, des cérémonies, festins et grands ménages favorisant un sentiment d'appartenance culturelle sont organisés afin de garantir le bien-être de la famille et de la communauté. Les traditions et rituels que l'on peut observer à cette occasion et qui se sont développés à travers la Méditerranée orientale et le Moyen-Orient seraient aussi nécessaires pour protéger le bétail et les récoltes. Dans la communauté rom de la province de Çanakkale, au nord-ouest de la Turquie, cette fête prend une ampleur toute particulière avec des danseurs en vêtements colorés qui sautent par-dessus des feux de joie pour être en bonne santé. Voilà donc une nouvelle tradition turque

qui rejoint les quinze autres notions culturelles du pays inscrites dans la liste de l'UNESCO à l'instar du festival de la lutte à l'huile de Kırkpınar, mais aussi des der-viches tourneurs de Mevlâna, ou encore du café turc et des jeux d'ombres de Karagöz et de Hacivat.

Quant à la langue sifflée, c'est une forme de communication bien particulière utilisée par les habitants des vallées de la



région de la mer Noire, au nord-est de la Turquie. Malheureusement, comme le rappelle l'UNESCO, en raison des développements technologiques et socio-économiques, la mondialisation et le déni-grement des pratiques patrimoniales traditionnelles qui ne cesse de croître, cette tradition risque aujourd'hui de disparaître d'où son inscription sur la liste de sauvegarde d'urgence de l'UNESCO. L'objectif : permettre aux États « de mobiliser la coopération et l'assistance internationales nécessaires » pour protéger le langage sifflé. Deux inscriptions symboliques qui confèrent de nouveau à la Turquie une belle visibilité, mais qui alertent aussi la communauté turque et internationale sur l'importance de la sauvegarde de ces trésors uniques au monde.

* Camille Saulas

Jérusalem : une décision réfléchie aux conséquences funestes

Depuis 1995, tous les présidents américains renouvelaient tous les six mois une clause dérogatoire permettant à l'ambassade américaine de demeurer à Tel-Aviv. Un statu quo qui n'a pas résisté à l'arrivée de Donald Trump à la Maison-Blanche. Mercredi 6 décembre, ce dernier a décidé de rompre avec le positionnement de la communauté internationale et américaine pour honorer une de ses promesses de campagne : reconnaître Jérusalem comme la capitale d'Israël et ordonner la préparation du transfert de l'ambassade américaine de Tel-Aviv à Jérusalem. Décidant d'aller à l'encontre de toutes les mises en garde provenant du Moyen-Orient et de l'Europe, ce coup de tonnerre n'est pas une surprise, mais n'est pas non plus dénué de réflexion. En revanche, le président américain a décidé d'ignorer les potentielles conséquences dévastatrices pour le Proche-Orient ainsi que pour l'influence américaine sur la scène internationale.

Un processus rationnel

On aurait pu penser qu'il était fou, que - comme beaucoup d'autres de ses décisions- celle-ci avait été prise sur un coup de tête. Pourtant, à y regarder de plus près, on constate que la décision unilatérale du magnat de l'immobilier est loin d'être dénuée de logique.

Tout d'abord, cette « nouvelle approche » illustre encore une fois l'obsession ridicule du président américain de prendre le contre-pied de ses prédécesseurs. Mais ce choix est avant tout une promesse de campagne du 45^e président des États-Unis qui s'est engagé à reconnaître Jérusalem « comme la capitale indivisible de l'État d'Israël » et qui est déterminé à imposer une solution au conflit israélo-palestinien, quels que soient les moyens à employer ou les conséquences. Par ailleurs, force est de constater que le Premier ministre israélien Benyamin Netanyahu n'est pas absent de l'équation du président américain. En effet, l'ambassadeur israélien à Washington et proche conseiller de M. Netanyahu, Ron Dermer, a joué un rôle important dans les coulisses du pouvoir américain pour que l'administration Trump - plus proche du gouvernement israélien que de l'autorité palestinienne - s'assure que la promesse de campagne du président américain soit exécutée.

De plus, M. Trump estimait que les *leaders* des pays arabes - en commençant par l'Égypte et l'Arabie saoudite -, trop dépendants de Washington et/ou coincés dans leur plus ou moins discret rapprochement avec Israël, se contenteraient de condamner à demi-mot cette décision.

Mais c'est avant tout un calcul politique domestique qui a poussé Donald Trump à prendre cette décision qui fait le bonheur du Congrès, des lobbys pro-israéliens, du puissant milliardaire Sheldon Adelson - qui a financé la campagne de Netanyahu ainsi que celle de Donald Trump avec une petite enveloppe de 30 millions de dollars -, mais surtout des chrétiens évangéliques qui soutiennent Donald Trump - ils ont voté à 80% pour le républicain - et le projet de faire de Jérusalem la capitale d'Israël.

En outre, l'affaire russe commence sérieusement à éclabousser le président, nombre de décrets signés par Donald Trump depuis son entrée en fonction ont été bloqués par la justice tandis que certaines de ses promesses électorales n'ont pas encore pu être appliquées. Il était donc temps que Donald Trump change cette tendance afin de redorer son image d'homme d'action et de parole alors que les élections de mi-mandat approchent et que de moins en moins d'Américains le soutiennent.

Erreur stratégique

Mais, ce que Donald Trump a oublié c'est l'histoire de la région et sa complexité. Il a omis qu'il prenait le risque d'embrasser de nouveau la région, plaçant l'autorité palestinienne, mais aussi Israël, dans une situation épineuse. De même, ce coup d'éclat risque, à terme, de nuire davantage à l'influence américaine en perte de vitesse. S'il est malheureusement impossible de dire que la décision américaine a réduit à néant le processus de paix dans la mesure où celui-ci est au point mort

depuis 2014, il n'en reste pas moins que, en reconnaissant la ville trois fois sainte comme étant la capitale de l'État hébreu, Donald Trump a rendu quasi impossible le retour à la table des négociations et a ravivé la colère légitime des Palestiniens qui, trahis, considèrent cette reconnaissance comme un *casus belli*. Les regains de violence n'ont pas tardé, même si la spirale de violence qu'on craignait n'a pas encore eu lieu. En revanche, l'antiaméricanisme refait surface de plus belle. Les drapeaux américains brûlent. Washington s'est discrédité comme médiateur impartial du processus de paix tandis que les efforts de paix de Jared Kushner, gendre et conseiller du président en charge de trouver une issue au conflit israélo-palestinien, sont fortement compromis. Par ailleurs, Donald Trump a ainsi donné un nouveau coup d'arrêt à la diplomatie américaine. Pis, il a discrédité le système des relations internationales édifiées par les États-Unis au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Quant au monde arabe, il est ulcéré du sort de ce lieu saint de l'Islam, hautement inflammable, et de constater que Donald Trump donne ainsi l'assentiment direct des États-Unis à la politique de colonisation menée par Israël. Comme l'explique Pascal Boniface, Directeur de l'Institut des relations internationales et stratégiques (IRIS) : « Donald Trump envoie ainsi un message à tous les musulmans, un message d'opposition, d'hostilité, voire même d'humiliation ». Le président américain a donc offert sur un plateau d'argent



un nouveau moyen pour que les radicaux capitalisent la colère des musulmans tandis que les alliés arabes plus modérés des États-Unis sont pris à revers et fragilisés, souligne Pascal Boniface.

Par ailleurs, si Israël a salué « ce jour historique », son gouvernement devra affronter les conséquences de la décision du 6 décembre dans la mesure où le pays est aujourd'hui encore un peu plus isolé et va devoir gérer les conséquences sécuritaires, particulièrement dans les territoires occupés. En outre, comment le gouvernement israélien va-t-il concilier les futures demandes américaines concernant la relance du processus de paix et les pressions de la droite nationaliste et messianique ? Le mystère demeure.

Côté palestinien, la décision américaine tombe au plus mauvais moment. Alors que le processus de réconciliation entre le Fatah et le Hamas est encore fragile, l'autorité palestinienne est sous pression et discréditée. Derrière le front uni qu'ils ont affiché à l'annonce de Donald Trump se cache une tout autre réalité. Les lignes de fractures internes se dessinent davantage. Ainsi, le rapprochement pourrait être compromis, anéantissant toute chance de voir naître une unité permettant de contrer les positions de l'Administration américaine.

En définitive, la décision du président américain n'aura eu qu'un mérite, celui de remettre Jérusalem au cœur de l'actualité internationale, mais pour combien de temps ?

* Camille Saulas

Yémen, quelle(s) guerre(s) ?

Alors que le pays est en proie à une guerre multi-scalaire qui le plonge dans la « pire crise humanitaire au monde », la nouvelle de l'assassinat d'Ali Abdallah Saleh, ex-président déchu en 2012, est tombée au début du mois de décembre. Cet événement change-t-il la donne au conflit ou complexifie-t-il cette guerre « absurde » qui fait toujours plus de morts parmi les civils depuis 2014 ?

Ali Abdallah Saleh, président du Yémen de 1978 à 2012, a été assassiné après avoir annoncé qu'il se retirait de son alliance avec les rebelles houthistes. Il envisageait en fait de reprendre les négociations avec l'Arabie saoudite, notamment pour mettre fin au blocus qui place une grande partie de la population dans une situation insoutenable. Avec une mort qui rappelle la fin du *leader* libyen Kadhafi, les Houthis ont affirmé que Saleh avait été tué près de la capitale Sanaa, lundi 4 décembre, alors qu'il tentait de fuir vers le sud du pays, une région contrôlée par la coalition internationale dirigée par l'Arabie saoudite.

C'est à partir de 2014 que le Yémen a complètement basculé dans une guerre à

la fois civile et internationale lorsque les rebelles houthistes ont pris le contrôle de Sanaa. Cela a provoqué l'entrée en guerre de l'Arabie saoudite par la constitution d'une coalition effective depuis mars 2015 : « l'opération Tempête décisive » ayant pour objectif de remettre en place le gouvernement du président Abd Rabbo Mansour Hadi, exilé depuis à Riyad.

Uni depuis 1990 seulement, le pays reste profondément marqué par une division nord-sud, avec des velléités indépendantistes prépondérantes au sud, mais aussi par les luttes de pouvoir entre les différents groupes constituant l'élite yéménite.

À la tête du Parti du Congrès Général du Peuple et du pays depuis 33 ans, le général Saleh a instauré une véritable dictature,

en utilisant habilement les tensions entre les différents acteurs sans pour autant les régler. « L'échec économique et la corruption ont de plus favorisé une défiance et des conflits interpersonnels et entre tribus qui s'expriment dans les combats actuels », affirmait le spécialiste Laurent Bonnefoy en avril 2017. Ainsi, les Houthis sont nés en 2004 lors d'un mouvement de rébellion contre le pouvoir central de Sanaa. Le mouvement, à la fois politique et religieux, dénonçait une faible représentation sociopolitique des populations chiïtes dans les organes de pouvoir et de décision. Le mouvement avait alors à sa tête un certain Hussein Badreddine al-Houthi, assassiné en 2004, qui a donné son nom au groupe de rebelles.



En 2009, la guerre de Saada éclate alors que les Houthis affrontent l'armée saoudienne dans cette région du nord qui borde l'Arabie saoudite. Dans ce contexte de violences, la vague des « printemps arabes » de 2011 fait éclater des manifestations au Yémen, les citoyens exigeant alors le départ du dictateur. Finalement, un accord de transition est mis en place et emporte effectivement Saleh, remplacé par son vice-président et allié de l'Arabie saoudite, Abd Rabbo Mansour Hadi.

* Solène Poyraz

Ottawa-Téhéran, un rapprochement dans l'ombre

Alors que, dès 2012, les relations entre l'Iran et le Canada sont devenues exécrables, l'arrivée de Justin Trudeau à Ottawa était initiateur de changements en matière de politique étrangère canadienne. Le jeune Premier ministre promettait, une fois élu, un rapprochement avec le régime iranien. En février 2016, les sanctions économiques à son encontre étaient levées en partie, puis, en mars 2016, le gouvernement libéral envoyait pour la première fois et dans la plus grande discrétion une délégation canadienne à Téhéran. Avec l'espoir de réchauffer l'une des pires relations que le Canada entretient avec un autre État, en octobre dernier, était de nouveau dépêchée à Téhéran une délégation diplomatique canadienne. Outre le changement de gouvernement, pourquoi un tel revirement de la part d'Ottawa, mais surtout est-ce qu'à terme Ottawa et Téhéran pourraient rétablir leurs relations diplomatiques ?

C'est sous le gouvernement conservateur de Stephen Harper que les relations canado-iraniennes ont connu leurs jours les plus sombres. Accusant le régime iranien d'être « la plus grande menace à la paix et à la sécurité mondiales », selon les propos de John Baird, ministre des Affaires étrangères de l'époque, le gouvernement canadien décidait en septembre 2012 de rompre tous ses liens diplomatiques avec la République islamique d'Iran. Ambassades respectives fermées et expulsions des diplomates, le Canada devenait ainsi le seul pays du G20 - mis à part les États-Unis et l'Arabie saoudite -, à ne pas avoir de présence diplomatique à Téhéran.

Si les inquiétudes concernant la situation des droits de l'Homme en Iran et le nucléaire iranien demeurent, il semble que le gouvernement canadien ait aujourd'hui compris que fermer la porte aux Iraniens ne permettrait pas de régler les questions qui taraudent Ottawa, bien au contraire. C'est d'ailleurs ce qui se reflète dans les propos de Adem Austen, l'attaché de presse de la ministre des Affaires étrangères Chrystia Freeland, qui explique qu'un dialogue « franc et direct avec l'Iran » est « essentiel pour avancer la promotion des droits de la personne et pour les enjeux consulaires et sécuritaires ».

Par ailleurs, l'accord sur le nucléaire iranien et les confirmations successives de l'Agence internationale de l'énergie atomique indiquant que Téhéran se conforme à ses engagements a apaisé le Canada qui soutient ce processus. Une étape décisive qui a permis le lancement du rapprochement canado-iranien, tandis que l'arrivée de Donald Trump à la Maison-Blanche et la dégradation des relations entre Washington et Ottawa ne firent que confirmer que cette décision était la bonne. En effet, l'approche de Donald Trump à l'égard de l'Iran, mais aussi ses menaces à l'encontre de l'Accord de libre-échange nord-américain (ALENA) ont joué un rôle favorable dans le processus de normalisation des relations canado-iraniennes. Ainsi, on comprend mieux pourquoi, derrière ces considérations politiques et diplomatiques, se cachent des enjeux économiques. En effet, nombre d'entreprises canadiennes oeuvrant dans le domaine pharmaceutique, aéronautique, agroalimentaire, minier, ou encore financier sont conscientes qu'il est nécessaire de diversifier leurs marchés d'exportation et sont clairvoyantes quant aux opportunités d'affaires en Iran, un pays géographiquement stratégique prêt à accueillir des joint-ventures, mais qui est aussi à la recherche d'investissements directs étrangers et qui dispose de surcroît d'un marché de 80 millions d'habitants. Ainsi, depuis la levée partielle des sanctions

économiques, des permis d'exportations sont délivrés aux entreprises canadiennes pour faire affaire en Iran dans des domaines non stratégiques. Le rétablissement des relations diplomatiques est donc d'un enjeu majeur sur le plan économique et commercial pour le Canada dont la richesse dépend des exportations. En revanche, des embûches demeurent. Pour le moment, certaines sociétés voulant exporter des services, produits et technologies considérées comme « critiques » doivent avoir le feu vert d'Ottawa, tandis que certains Iraniens sont tout bonnement *blacklistés*, les empêchant d'entretenir des relations d'affaires avec des entreprises canadiennes.

Par ailleurs, ne nous y trompons pas, le Canada n'est pas prêt à revenir sur la totalité des sanctions imposées à l'Iran - qui vont au-delà de ce que prévoient les Nations unies - dans la mesure où Ottawa estime que c'est le meilleur moyen de faire pression sur l'Iran afin que le pays respecte ses engagements internationaux.

Dans ces conditions, peut-on espérer que nous verrons en 2018 l'ambassade iranienne au Canada rouvrir ses portes, et vice versa ? Selon les experts, rien ne laisse présager que, d'ici la fin du mandat du Premier ministre, les relations diplomatiques entre les deux États seront rétablies. En effet, selon Thomas Juneau, professeur à l'École supérieure d'affaires publiques et internationales de l'Université d'Ottawa, le gouvernement de Justin Trudeau, en plus d'être on ne peut plus critique à l'égard du bilan de l'Iran en matière de droits de l'Homme, doit composer avec l'héritage empoisonné du précédent gouvernement, à savoir : la loi de 2012 visant à décourager les actes de terrorisme contre le Canada et les Canadiens qui stipule que, tant que l'Iran sera présent sur la liste des États qui soutiennent le terrorisme, les biens du gouvernement iranien présents sur le sol canadien peuvent être saisis par les tribunaux. Or, Ottawa n'est pas encore prêt à retirer l'Iran de cette fameuse liste surtout quand des Canadiens sont encore empêtrés dans le système judiciaire iranien. Selon le professeur canadien, cette option serait même « *imaginable* » en raison d'enjeux d'ordres politiques domestiques et diplomatiques, tandis que l'Iran ne prendra jamais le risque de voir ses biens, allant des ambassades aux comptes en banque, saisis. Outre ceci, « tant pour le Canada que pour l'Iran, même si la volonté de rouvrir une ambassade est là des deux côtés, ce n'est pas une priorité », souligne M. Juneau. Le rapprochement se poursuit, mais à pas de loups et dans la plus grande méfiance.

* Camille Saulas



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Les mois de novembre et de décembre à Istanbul sont, pour moi comme pour les autres, très denses sur le plan culturel et politique. Par ailleurs, cette année, les décès de deux grandes personnalités de la littérature et de la musique ont perturbé le rythme de travail au sein de la rédaction qui dispose de capacités très modestes. Quant à moi, vers le 20 de chaque mois, je suis très occupé avec le bouclage de notre journal. Alors qu'une nouvelle année approche, il faut penser aux cadeaux et aux visites, tandis que la vie professionnelle continue dans le rythme de la Turquie.

* * * *



Le 24 novembre, j'ai participé à la cérémonie d'ouverture de la septième session du Modèle Francophone International des Nations Unies en Eurasie, au Lycée Saint-Joseph. Depuis septembre 2016, ce lycée francophone de Turquie a un nouveau jeune directeur très dynamique. **M. Paul Georges** a accueilli chaleureusement tous les invités, mais a aussi suscité leur intérêt. Cet événement annuel depuis sept ans a attiré l'attention de notre rédaction. En outre, cette année j'ai eu la chance d'être présent à la cérémonie d'ouverture. Les discours des orateurs étaient passionnants (en particulier celui de **Serdar Devrim**), mais surtout celui du Consul général de France, **M. Bertrand Buchwalter**, dont j'aimerais partager certains passages avec vous : « *L'une des rencontres qui m'a le plus marqué, quand j'avais votre âge, est celle avec Hector Bianciotti. Vous ne l'avez sans doute pas encore lu, mais c'est un grand écrivain qui nous a malheureusement quittés il y a quelques années. Il est né en Argentine de parents italiens, mais a choisi comme beaucoup d'autres (Milan Kundera, Ismail Kadaré pour ne citer qu'eux) le français comme langue d'écriture et il a été le premier écrivain étranger (si l'on exclut Marguerite Yourcenar) à être élu à l'Académie française. Il parlait le français avec un accent argentin et une élégance rare ! Aujourd'hui, il y a plus de 280 millions de personnes dans le monde qui parlent le français et 84 pays participent, en tant que membres ou observateurs, à l'Organisation internationale de la francophonie. Certaines projections esti-*



Une nouvelle année 2018

ment qu'il y en aura trois fois plus d'ici 2050, ce qui ferait du français l'une des langues les plus parlées au monde ! C'est en tout cas une langue de l'avenir. C'est déjà la cinquième langue mondiale, la troisième langue des affaires et c'est toujours une langue de la diplomatie puisque c'est l'une des langues de travail de l'Union européenne, de toutes les organisations internationales, mais aussi la langue dans lesquels sont rendus les arrêts de la Cour de justice de l'Union européenne !

En Turquie, plus de 10.000 élèves comme vous sont accueillis dans le réseau bilingue et celui de l'AEFE. Ils contribuent aussi à faire rayonner le français ici ! »

* * * *

Un second événement a attiré mon attention : la *Micro-Folie* de l'Institut français d'Izmir qui a réuni le 14 décembre, pendant le vernissage, des personnalités de la francophonie. J'ai eu la chance de me rendre une nouvelle fois à Izmir où j'ai fait mes études universitaires entre 1977 et 1983. Sur l'invitation de la directrice de l'Institut culturel français d'Izmir, **Madame Caroline David**, je faisais partie des invités. Profitant de cette occasion, j'ai pu échanger avec **S.E.M. Charles Fries**, l'Ambassadeur de France en Turquie, qui m'a annoncé sa participation au lancement, au mois de mars 2018, de notre livre « **Les Unes d'aujourd'hui la Turquie** ». Par ailleurs, il faut souligner l'accueil très chaleureux de **M. Didier Fusillier**, président de La Villette et initiateur du projet, et de **Mme Rebecca Bouillon**, chef de projet. À ce propos, vous pouvez lire l'article de **Camille Petit-Saulas** dans ce numéro.

* * * *

Enfin, il y a eu un troisième événement remarquable en cette fin d'année : l'invitation de mon ami **Mehmet Yildirimli**, le conseiller commercial de Suisse en Turquie, dans le « Chalet » de Suisse Hôtel qui m'a permis de me retrouver parmi les hommes d'affaires de Suisse. C'est ainsi que j'ai terminé l'année 2017 en pensant à **Jean D'Ormesson** (mais sans oublier le grand chanteur **Johnny Hallyday**) : « *Un jour, je m'en irai sans avoir tout dit* ». Je lui réponds avec *L'Adieu* de **Ismail Cem**, ancien ministre des Affaires étrangères de Turquie, **écrit en 1995 à New York** :

À une date bien lointaine, / Lorsque je serai très vieux, / Je partirai sans faire de bruit / Sans me faire voir des autres / Et sans déranger personne. / Sur ma table : / Le travail qui reste d'hier, / Des écrits qui ont abouti, / Des livres qui attendent d'être lus / Et quelques souvenirs et espoirs. / Tirer sur la queue des éléphants, / Franchir les montagnes, telle était ma mission. / Les jours sont finis, les éléphants sont toujours là. / J'ai fait de mon mieux... / Vous vous occuperez du reste. / Ma vie n'était pas inutile. / Elle pouvait être plus remplie, mais / Je me dois de dire « C'est déjà ça... » / Voilà, chers amis, Comment je devrais faire mes Adieux.

Je vous souhaite une bonne année 2018.



Derya Adıgüzel

La positivité gagne toujours !

Il y a une famille que j'admire pour la façon dont elle dine. Au lieu de manger seuls à la maison parce que leurs enfants sont mariés, ils se retrouvent plusieurs fois par semaine dans un restaurant qu'ils aiment afin de partager un dîner privé dans un environnement qu'ils affectionnent. J'admire leur loyauté, leur regard et leur amour qui est resté intact malgré leurs longues années de mariage. Habituellement, le monsieur arrive le premier et attend sa conjointe. Chaque dîner me rappelle les jeunes amants qui ont leur premier rendez-vous. Chaque soir, la femme, coquette, est bien habillée et maquillée tandis que son mari prend lui aussi soin d'être toujours élégant. Après son travail, il fait du sport, prend une douche et se parfume de l'eau de toilette préférée de son épouse. Avec tendresse, l'un sert l'autre et tous deux partagent leurs plats. Ensemble, ils évoquent leurs journées, ils rient et parfois pleurent.

Il y a quelques jours, j'ai rencontré cette dame dans le jardin du restaurant. Elle semblait contrariée d'être un peu en retard pour retrouver son époux. On percevait la tension sur son visage. Je lui ai donc demandé ce qui lui arrivait. Un de ses amis lui avait dit des inepties. S'entretenir avec des personnes négatives peut vous gâcher la journée. Si vous tenez compte de ce qu'ils vous disent, vous donnez du crédit à ces personnes qui désirent vous injecter leur poison et vous mettre mal à l'aise. Si vous êtes affectés par leurs propos, ces individus considèrent qu'ils ont atteint leurs objectifs. À l'inverse, si vous n'y prêtez aucune attention, ils abdicueront et ne vous prendront plus pour cible.

Alors, souriez toujours, riez, pensez à vos proches. Un écrivain célèbre disait : « *Je n'ai vu aucun visage qui ne soit pas beau quand il sourit* ». Les gens négatifs répandent la négativité dans chaque lieu dans lequel ils entrent. Ils ne savent pas comment être heureux.

Je me souviens d'un récit. Un chauffeur de taxi souriait à tous les autres chauffeurs même lorsqu'il se faisait insulter par ces derniers. L'un de ses clients lui a un jour demandé comment il pouvait être si patient. Le chauffeur, positif, lui a répondu que tous ces individus étaient comparables à des camions à ordures qui ramassent les énergies négatives dans la journée avant de les rejeter sur les autres le soir. Pour lui, le sourire constituait une barrière à toute cette énergie négative.

Une belle existence est une vie positive. Les gens qui posent un regard bienveillant sur les événements sont en mesure d'adopter un comportement invitant envers autrui et cherchent des solutions aux problèmes qu'ils rencontrent. Les personnes positives sont aimantes. Elles ont la capacité de rire, de s'amuser et d'exprimer des émotions positives. Comme les chansons de Johnny Hallyday. Elvis de France, père du rock français, est un pionnier dans l'ouverture au monde de la musique française. Jean Philippe Smet, 74 ans, nous a touchés avec ses mélodies. Mes parents m'ont souvent parlé de son extraordinaire concert, à Istanbul, en 1966, avec Sylvie Vartan. Un concert durant lequel ils avaient chanté en turc « Mon anneau d'Or » et « Ne joue pas ce jeu-là » : « Altın yüzük » et « Yeşil gözleri için ».
Repose en paix Johnny.



Eren M. Paykal

7,5 millions d'immeubles et un marché de 40 milliards de dollars

Comme de rigueur, je voudrais souhaiter une bonne année à tous les lecteurs d'*Aujourd'hui la Turquie*, tout en sachant que le monde fait face à une période redoutable, que ce soit sur le plan social, politique, ou économique.

La Turquie quant à elle s'efforce de progresser et de planifier son développement économique, social et humanitaire pour le moyen et long terme. Ainsi, je vais essayer d'étudier ce processus en plusieurs volets. Je voudrais commencer avec un programme ambitieux et de grande envergure : la transformation urbaine. Parfois très critiquée pour avoir influencé de façon radicale la vie quotidienne des citoyens des grandes villes, à commencer par Istanbul, du fait d'interminables travaux, cette transformation est nécessaire pour un pays comme la Turquie qui est situé dans une zone à haut risque sismique. Le ministre de l'Environnement et de l'Urbanisation M. Mehmet Özhaseki a maintes fois expliqué que la Turquie devrait être prête à faire face à un tremblement de terre éminent en transformant 7.5 millions sur 15 millions d'immeubles construits avant la législation de 1999, un texte qui définit les conditions de construction dans les zones sismiques. Le ministre Özhaseki a précisé que la transformation devra être effectuée selon la législation et les règles en vigueur, mais aussi très rapidement, car plusieurs experts scientifiques ont émis des conclusions concernant un grand tremblement de terre à Istanbul d'ici 2030. Le ministre a en outre rappelé que 66 % du territoire turc se trouve dans des zones sismiques, ceci constituant

l'une des raisons principales du développement sensationnel du secteur de la construction.

D'autre part, le ministère de l'Environnement et de l'Urbanisation a publié des données concernant la transformation urbaine qui a commencé en 2012. Selon ces chiffres, 530.000 habitations constituant des unités indépendantes et 435.000 habitations en zones de transformations ont été finalisées.

Selon les projections du ministère, 500.000 habitations devront être renouvelées annuellement, 250.000 à Istanbul et 250.000 en Anatolie. Soit, au total, 7.500.000 habitations d'ici 2030. Quant aux chiffres d'affaires, cela pourrait atteindre les 40 milliards de dollars US pour la totalité de la transformation.

Bien sûr, plusieurs experts de la construction et des bâtiments expriment leurs inquiétudes face à ce processus. Ils insistent notamment sur le fait que la priorité devrait être accordée aux zones les plus menacées, sans prendre en considération les bénéfiques. Ils précisent que des quartiers à très haut risque ont jusqu'à présent été négligés. C'est le cas par exemple des zones avec une population très dense comme Bağcılar, Güngören, Moda et Yeldeğirmeni. La transformation urbaine est un fait incontournable en Turquie, mais les autorités devront œuvrer avec beaucoup de transparence et de compétences pour dissiper les doutes légitimes des citoyens turcs. Pour cela, le mécanisme de contrôle devra être optimisé, d'autant plus que plusieurs compagnies de construction sont loin de respecter toutes les règles en vigueur.

Quel bilan pour l'économie turque en 2017 ?

En ce mois de janvier 2018, il est temps de faire un bilan de l'économie turque, observée depuis des années pour ses prouesses, mais aussi, plus récemment, son ralentissement.

Selon les statistiques officielles de l'Office national des statistiques (TÜİK), le pays a connu une accélération de 11,1% au troisième trimestre sur un an. Ce chiffre s'inscrit dans la lignée des performances économiques turques des mois passés (taux de croissance de +5,4% fin juin). Ces performances sont d'autant plus surprenantes qu'elles surviennent après le ralentissement observé pendant une année 2016 marquée par les attentats meurtriers et une tentative de coup d'État contre le pouvoir en place. Un effet de rattrapage semble donc s'être produit, notamment grâce à la fiscalité plus généreuse et la multiplication par dix de l'encours du Fonds national de garantie du crédit. Cette croissance est tirée par la construction, dont le chiffre a fait un bond de 18,7% au troisième trimestre sur un an, mais aussi par les services (+20,7%) ainsi qu'un dynamisme des exportations (+17,2%). C'est pourquoi, alors que la croissance annuelle était de +2,9% en 2016, le président turc estimait dans ses récentes déclarations, un

chiffre pouvant atteindre les 7%. D'après les articles en ligne de la Radio-télévision de Turquie (TRT), le pays aurait même une avance confortable devant ceux de l'Union européenne, du G20 et de l'OCDE. Cet enthousiasme n'est pas anodin. L'exécutif turc utilise les prouesses économiques comme outil de légitimation depuis son arrivée au pouvoir en 2002. En effet, le gouvernement rappelle régulièrement l'état économique du pays avant l'arrivée de l'AKP, met en avant les réformes entreprises - plusieurs fois qualifiées de révolutionnaires -, appelle les hommes d'affaires turcs à une sorte

de patriotisme économique et insiste sur la nécessité de mettre en place des mesures pour lutter contre la fuite des cerveaux turcs à l'étranger. Le président Erdoğan expliquait récemment que « *personne ne trouvera plus de moyens à l'étranger. Les pays occidentaux sont toujours sous l'influence de la crise financière de 2008. Alors que notre pays progresse fortement* ».

Mais ces bonnes données économiques et les efforts entrepris ne signifient pas que tout va bien sur le plan économique notamment à court et moyen termes. La livre turque ne cesse d'enfoncer ses

plus bas taux historiques face à l'euro et au dollar. L'économie turque pâtit d'une inflation galopante, atteignant 12,98% en novembre - son niveau le plus élevé depuis 14 ans. Le déficit du compte courant augmente et risque de se maintenir à plus de 5% du PIB sur le moyen terme. Par ailleurs, Reza Zarrab, magnat de l'or turco-iranien et ancien allié du gouvernement, est le témoin clé dans le procès d'un banquier turc soupçonné par les États-Unis d'avoir violé les sanctions américaines contre Téhéran. Un résultat défavorable dans ce procès pourrait éclabousser le gouvernement, accroître les tensions entre Ankara et Washington, et donc aggraver la volatilité des marchés financiers. Mais à moins d'une enquête interne en Turquie, les conséquences pourraient se limiter à des amendes contre des banques turques. Enfin, plusieurs économistes estiment que la marge de manœuvre de la Banque centrale turque est limitée, le gouvernement s'opposant régulièrement à la logique de la hausse des taux d'intérêt pour contrer l'inflation. Cette divergence sur les réponses à adopter pourrait entraîner un ralentissement pendant l'année 2018.

* Kıymet Altan





Ali Türek

« Presque tout » sur « presque rien »

Si elles avaient un visage, les lettres françaises, nous pourrions le tracer sous ses traits.

Si nous voulions donner un visage et une voix à l'élégance, elle aurait ses yeux bleus, son accent « épatant ».

Si nous voulions comprendre les goûts d'une société, nous pourrions les suivre, pas à pas, dans cette première semaine du mois de décembre.

C'est avec une brève annonce de sa famille à l'Agence France-Presse que nous avons appris la triste nouvelle:

« Jean d'Ormesson est mort d'une crise cardiaque dans la nuit de lundi à mardi, à l'âge de 92 ans. » Normalien et agrégé de philosophie, Jean d'Ormesson était un homme de lettres, une figure de ce vieux monde où se mêlaient une admiration sans fin pour les grands noms de la littérature, une belle plume et une excellence dans la conversation...

« Tant qu'il y aura des livres, des gens pour en écrire et des gens pour en lire, tout ne sera pas perdu dans ce monde qu'en dépit de ses tristesses et de ses horreurs nous avons tant aimé », ainsi décrivait-il son amour dans *l'Odeur du Temps*.

Auteur d'une quarantaine d'ouvrages et deux fois immortel, à l'Académie française et à la Pléiade, Jean d'Ormesson avait passé une vie entre la rédaction de ses oeuvres, son travail à l'UNESCO où il était entré en 1950 et le Figaro.

Le Figaro qu'il a dirigé entre 1974 et 1977, mais qui, de plus, a recueilli ses chroniques pendant plus de quarante ans donnait un dernier visage à cet homme de lettres: le visage

d'une droite républicaine, visage d'un conservatisme humaniste assez particulier. Le dernier combattant d'un conservatisme sans haine, sans rejet, sans peur.

Dans un entretien qu'il accordait à la Revue GÉO, en 2011, il donnait les traits essentiels de son esprit:

« Sur la côte turque, en face de Symi, une île grecque dont je suis un adorateur. Le soleil tapait fort, je me remémorais les cités antiques qui s'étaient installées dans la région: Priène, Milet, Didymes. Je pensais à Alexandre Le Grand, à Cléopâtre, passés ici, et je me disais: 'D'où venons-nous? Que faisons-nous sur cette Terre?' Ces questions traversaient mon esprit dans un mélange d'angoisse et d'allégresse. Je n'ai pas de lien familial avec la Méditerranée, mais je m'y sens connecté à l'essentiel. C'est le berceau de la philosophie, de la science, c'est là qu'est née notre culture occidentale. »

Jean d'Ormesson s'est éteint et, avec lui, un certain esprit.

« Il a toujours dit qu'il partirait sans avoir tout dit et c'est aujourd'hui. Il nous laisse de merveilleux livres », a déclaré sa fille et éditrice, Héloïse d'Ormesson.

À l'exact opposé du titre de son livre *Presque rien sur presque tout*, paru chez Gallimard en 1996, il avait pourtant su dire, évoquer, transmettre, faire vivre presque tout sur presque rien, sur les choses si essentielles de la vie.

Devant sa disparition, un mot du Chant II de Louis Aragon, 'Que la vie en vaut la peine' dont il avait tiré le titre de deux de ses ouvrages:

« N'ayant plus sur la lèvre un seul mot que merci ».

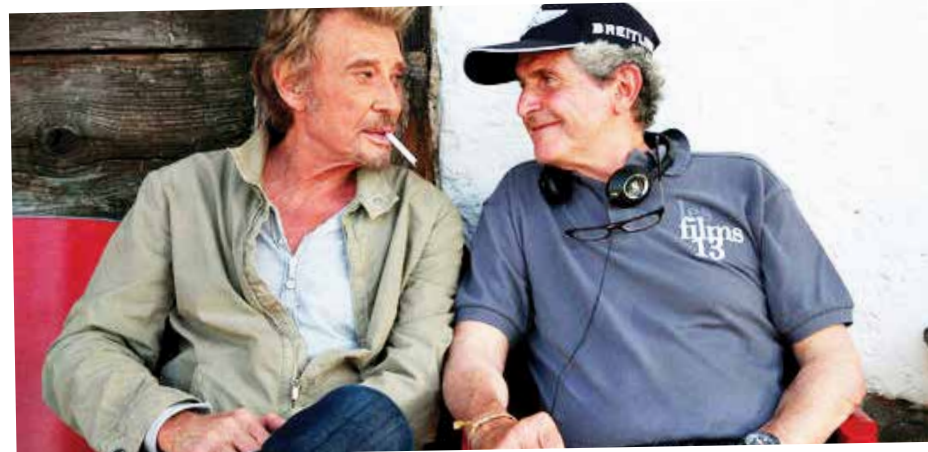
Oui monsieur, « cette vie fut belle »

(Suite de la page 1)

Après plusieurs échecs depuis 1956, c'est finalement avec *La gloire de l'Empire* (1971), qui lui vaudra le Grand Prix du roman de l'Académie française, que tout s'enchaîne pour celui qui deviendra l'un des romanciers préférés des Français. Aux côtés de Marie qui l'accompagne dans presque tous ses livres, rien ne semblait pouvoir arrêter celui que l'on surnommait affectueusement Jean d'O et qui vendait ses livres dans l'Hexagone à au moins 200 000 exemplaires. En 1973, à 48 ans, il devient le plus jeune académicien à

entrer sous la coupole. Il révolutionnera l'Académie française en se battant pour que Marguerite Yourcenar puisse être la première femme à y faire son entrée. En 2015, c'est la consécration. Pléiadisé de son vivant, il rejoint son maître à penser Chateaubriand, mais aussi Gide, Malraux, Claudel ou encore Gracq et Ionesco. L'homme « toujours gai », qui « n'a jamais été vieux » et qui n'avait « pas peur de la mort », tire sa révérence avec *Et moi, je vis toujours* et un simple crayon à papier. L'Incontournable fait aujourd'hui partie des Immortels.

Johnny Hallyday : Requiem pour un fou d'amour



icône française connue et reconnue du rock'n roll, Johnny Hallyday, s'est éteint à l'âge de 74 ans à son domicile de Marnes-la Coquette. Si la nuit ne l'a pas retenu, ce dernier avait révélé en mars dernier être atteint d'un cancer du poumon. Il laisse derrière lui une œuvre immense et une carrière hors du commun.

L'envie de réunir et de vivre pour le meilleur

Il avait réussi à réunir toutes les générations, ainsi que toutes les classes sociales. L'idole des jeunes qui a vendu plus de 110 millions de disques et qui a enregistré plus de 40 albums et un millier de chansons est parvenue tout au long de sa carrière à allumer le feu pour le plus grand plaisir de ses fans.

L'envie et le goût de la musique il l'a acquis depuis sa plus tendre enfance. Désireux de mener une véritable vie de saltimbanque, Johnny Hallyday a vécu pour toute la musique qu'il aime et qu'il a toujours aimée. Bête de scène à la voix particulière et envoûtante, Johnny Hallyday était déjà affaibli lors de la dernière tournée des Vieilles Canailles avec ses vieux copains Eddy Mitchell et Jacques Dutronc. Il voulait néanmoins être là et vivre pour le meilleur sans oublier de dire que je t'aime à ses fans.

Salaud on t'aime !

Avec sa belle gueule et son talent pour la musique, Johnny Hallyday était également un acteur de génie notamment dans les films de Claude Lelouch. *Salaud on t'aime* ou encore *Chacun sa vie* resteront des classiques dans lesquels l'artiste a pu révéler toute son habileté.

Aussi libre que Diego, ce dernier n'a rien refusé tant à la musique qu'au cinéma français.

Si l'on a tous en nous quelque chose de Tennessee, on a également tous en nous quelque chose de Johnny. En effet, un album hommage est sorti pour réécouter

les plus belles chansons de l'artiste à travers des reprises grâce aux voix de Patrick Bruel ou encore de Kendji Girac qui n'ont que de l'amour en principale motivation.

Un hymne à l'amour pour Johnny

Lors de son hommage national sur les Champs Élysées où sa dépouille fut accompagnée d'un cortège immense de bikers encadrés par des fans attristés, avant de poursuivre la cérémonie par une messe à l'église de la Madeleine à Paris, sa famille, ses amis, mais également des officiels dont le Président de la République, accompagné de sa femme, ainsi que le Premier ministre, étaient réunis pour lui rendre un dernier hommage et pour que personne n'oublie son nom. Remplis de souvenirs et d'encore d'autres souvenirs, les discours de chacun des proches étaient gorgés d'amour et d'émotions.



Si ce dernier n'a pas oublié de vivre, il laisse néanmoins derrière lui une grande famille, mais également une France orpheline, attristée et qui se sent seule depuis la mort de cette idole nationale. Que restera-t-il désormais de Johnny ? Sans doute son incroyable carrière, sa voix magique et son visage unique.

* Charlotte Lelouch

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DICE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

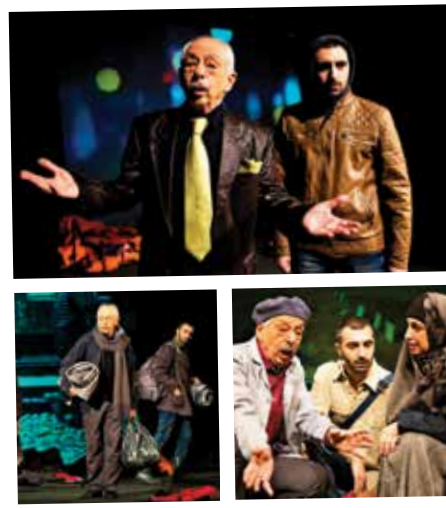


Nami Başer

Genco Erkal, qui, dans les dernières années, réagissant avec force aux tentatives qui visaient de l'exclure du monde du théâtre, nous rappelait les messages de Nazım Hikmet et de Brecht, nous présente cette fois-ci une pièce d'un Roumain vivant en France, Matei Visniec, portant sur la tragédie propre à notre époque, celle des migrants. L'auteur lui-même en est un, encore qu'actuellement il travaille comme journaliste. Genco Erkal renoue avec sa veine de reconstruction des textes pour en montrer les applications en Turquie, comme il l'avait fait auparavant avec « Aymazoğlu ve Kundakçılar », en écrivant de nouveau « Monsieur Bonhomme et les incendiaires de Max Frisch ». Personnellement, je le connais de longue date puisqu'en 1969 j'avais joué au lycée le « Journal d'un fou » de Gogol et il avait eu la gentillesse de venir nous voir en tant que spectateur, ce dont je suis redevable à sa modestie - rare chez les acteurs.

« Migrants » par Dostlar Tiyatrosu

Le décor est sobre. Celui-ci nous fait penser sans cesse au chaos dont les personnages émergent sans qu'ils comprennent exactement d'où ils viennent. Cette impression est renforcée par le choix des costumes. Il faut féliciter Claude Léon, car c'est lui qui s'est chargé de ce travail difficile et délicat. Si le décor et les costumes étaient trop mis en avant, cela aurait pu nuire à l'intelligence du texte qui serait alors seulement devenu le porte-parole de ces éléments. La traduction est elle aussi savoureuse ; on le doit à Osman Senemoğlu ainsi qu'à Zeynep Irgat. Osman Senemoğlu, qui dirigeait la faculté de sciences et lettres de l'université de Galatasaray, est un maître de la langue française ainsi qu'un éminent linguiste. Il prend un malin plaisir à trouver des équivalents dans la langue turque de toutes les expressions qui semblent difficiles à traduire.



Quant à la mise en scène, Genco Erkal a recours à la mise en scène dite « cinématographique » en accentuant l'enchaînement rapide des scènes ainsi que les images vidéo qui assument la fonction du cœur du théâtre grec antique. Toute

exagération nuirait à la représentation. C'est ce qu'a bien compris Genco Erkal qui nous présente le tout sans aucune lourdeur, avec un rythme qui convient à l'aspect sombre de l'écriture du texte. C'est ce qu'a aussi bien assimilé le responsable du son, Ümit Kivanç, ainsi que Nazım Çınar. Enfin, c'est aussi ce qu'a respecté le « meneur » des lumières, Hakan Özipek. Je dis « meneur », car, durant toute la pièce, on se demande ce à quoi nous emmène tout ce jeu. Va-t-on assister à la fin tragique des héros ou tout cela sera-t-il coupé à un moment donné, car les photos choisies par Bercy Yetiş soulignent encore ce caractère perdu, exemplaire et comme mort des personnages. Ayşe Lebriz Berkem, Lütfi Can Bulut, Cem Çetin, Şirvan Akan, Yiğit Yarar, campent ceux-ci avec élégance et un jeu distancié - Brecht oblige ! Voici les diverses raisons que vous avez - comme on dit à la télévision - de voir les « Migrants ».



Ekin Çankal

Où va-t-on ?

Le temps passe tellement vite. Naturellement, notre façon de vivre et notre perception du monde ne sont jamais les mêmes. Cette perception est propre à chacun, elle diffère plus ou moins de la réalité de chaque personne.

2017 fait désormais partie de notre passé, mais aura sans doute une grande influence sur 2018 qui commence. Autour des débats sur le changement climatique, gravite d'une part la recherche d'une potentielle vie sur une autre planète qui pourrait nous accueillir dans quelques années puisque la Terre n'est plus capable de nous héberger comme autrefois en raison de la croissance démographique et de la consommation indomptée de l'humanité ; d'autre part, c'est la création de robots - pour ainsi dire d'une autre espèce - qui est au cœur des débats.

Dans le monde, il y a environ cinq millions de réfugiés. Fuyant la guerre par vagues successives, ils tentent de trouver un lieu à l'abri du danger où ils pourraient reprendre leurs vies. C'est sur cette même planète que l'Arabie saoudite - pays où les femmes viennent

d'obtenir le droit de conduire, mais sont encore soumises à la tutelle des hommes dans plusieurs domaines - vient d'accorder la citoyenneté à un robot humanoïde du nom de Sophia. Ce qui est certainement le plus frappant et le plus scandaleux, c'est que le robot « Sophia » possède plus de droits que les femmes saoudiennes. Quel paradoxe ! Si on entendait souvent dire que l'eau serait la cause d'une guerre mondiale, Elon Musk craint quant à lui que l'intelligence artificielle soit à l'origine de celle-ci.

Si certains robots permettent des améliorations dans la vie de certains individus, notamment des personnes handicapées, l'année passée, une entreprise américaine a commencé à commercialiser des robots sexuels - soit un robot doté d'une intelligence artificielle aux traits féminins, mais commercialisés à des fins purement sexuelles. La polémique quant au rapport entre l'intelligence artificielle et la morale était lancée. Par ailleurs, citons l'exemple de Wanda Holbrook, une technicienne de maintenance dans une usine américaine, qui a été tuée en 2015 à la suite d'un coup reçu sur le visage par le bras mécanique d'un robot alors qu'elle effectuait sa tâche quotidienne, à savoir : vérifier si toutes les machines étaient opérationnelles. En terme juridique, qui serait le responsable de sa mort ? Le robot ?!

En conclusion, en cette nouvelle année, de nombreux et nouveaux débats nous attendent. Je suis curieuse de savoir à quelle vitesse notre perception du monde changera et à quel point le système judiciaire aura la capacité de s'adapter.

Le futur de l'urbanisme est-il sous terre ?

Alors que d'ici 2050 nous devrions être 9,8 milliards à vivre sur Terre, que d'ici 2030 70% de la population mondiale vivra en ville et que les conséquences du dérèglement climatique se font déjà pressantes, des solutions doivent être trouvées afin que l'Homme puisse véritablement vivre en harmonie avec son environnement, mais aussi pour que les métropoles ne grignotent pas totalement les terres cultivables et les espaces naturels. C'est dans ce cadre qu'une idée qui a émergé dans les années 1960 avant de disparaître partiellement dans l'oubli a refait son apparition, à savoir : au lieu de construire toujours plus haut, pourquoi ne pas exploiter intelligemment le sous-sol ?

Ceux qui se sont déjà rendus à Singapour, à Hongkong, à Tokyo, ou encore à Montréal connaissent parfaitement le principe : construire sous terre des centres commerciaux, des cinémas, des restaurants, des universités, des hôtels, des bureaux et d'autres aménagements reliés par des tunnels et accessibles depuis la surface afin de limiter l'étalement des métropoles tout en les densifiant, mais aussi dans l'objectif - pour certaines villes - de contrer les températures extrêmes. Montréal est certainement le leader en la matière avec sa ville souterraine, construite en 1962, qui s'étend sur 12 km² et qui accueille 183 millions de personnes chaque année!

Si en France le concept n'a pas encore été développé, les choses commencent à bouger. En effet, en mai dernier, un appel à projets (*Les dessous de Paris*) a été lancé afin de trouver une seconde vie à des zones sous-terraines désaffectées telles des tunnels, des caves, ou encore d'anciennes gares. Depuis, ce n'est pas moins de 219 candidats qui ont proposé des projets de cafés, d'incubateurs de



start-up, ou encore de commerces. Leur particularité ? Ils sont tous sous terre. Par ailleurs, à Paris, des fermes invisibles fleurissent à la place de parkings sous terrains peu à peu délaissés en raison de la multiplication des voitures autonomes. En octobre dernier, la première ferme bio souterraine d'Île-de-France a ouvert ses portes. Sur 3 600 m², endives, herbes aromatiques, ou encore champignons de la société Cycloponics poussent sous nos pieds. Et ce n'est qu'un début, car l'entreprise compte bien s'agrandir en profitant de ce virage urbain pris par la Ville de Paris.

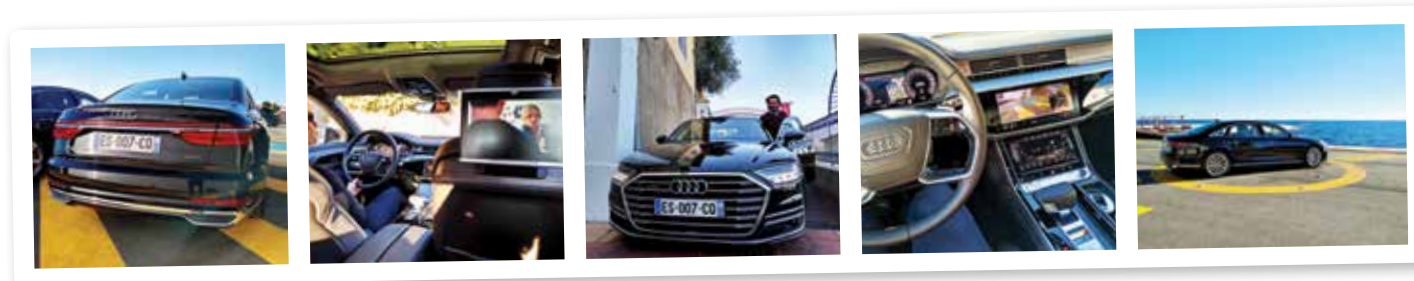
L'idée est d'autant plus pertinente que l'espace manque et que les richesses du sous-sol sont extraordinaires et bénéfiques au développement urbain, économique et social comme le rappelle un chercheur de l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne. Pourquoi donc ne pas en profiter de façon intelligente, optimiser notre espace en planifiant le futur de la ville sous-terraine et en créant des réseaux connectant la ville qui se trouve en surface et la ville sous-terraine ?

La prochaine étape pour la capitale française serait-elle de construire des logements, des espaces culturels, des centres commerciaux ou encore des infrastructures industrielles sous la croûte terrestre ? On n'en est pas encore là. Néanmoins, des projets inspirants fleurissent un peu partout dans le monde. Reste donc à convaincre les claustrophobes que l'avenir est dans l'exploitation intelligente des sous-sols. Et pour cela, nous pouvons compter sur les architectes, tels que le français Dominique Perrault, qui déploient toute leur ingéniosité à faire rentrer la lumière, mais aussi la nature, et créer l'impression d'espace dans ce que pourraient être ces futures villes sous la ville.

* Camille Saulas



La nouvelle A8, le meilleur ambassadeur d'Audi



Elle a beau être aussi fascinante qu'élégante, singulière autant que mystérieuse... La nouvelle Audi A8 n'a, à vrai dire, rien à prouver auprès de ses plus grandes rivales. Avec sa carrure imposante, emprunt d'une grande sensualité, ce mastodonte allemand se révèle être plus qu'une berline statutaire. Au-delà d'une vitrine technologique pour Audi, la A8 incarne cet émissaire dont le dessein est de séduire tant par sa puissance que par sa modernité.

Une berline agréable et admirable

Comme sur le fonctionnement des délégations diplomatiques à travers le monde avec leurs ambassadeurs, les constructeurs ont leurs super modèles, pour ne pas dire leurs super ambassadeurs. Ainsi, Hyundai a sa Genesis, BMW la Série 7, Mercedes sa Classe S... Citroën avait sa — feu — C6, Peugeot sa ... non rien ! En France, Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy avaient une C6, alors en Allemagne, Angela Merkel se devait d'avoir une Audi A8 en guise de carrosse.

A8L, la lettre « L » correspond au mot « Limousine ». Dans le milieu diplomatique, l'exagération est monnaie courante, on comprend ici la métonymie pour qualifier sa grandeur... L'Audi A8 a des airs de voiture ministérielle, diplomatiques, politique, business ou autre VIP... Bref,

la nouvelle Audi A8 joue dans une cour qui la place au rang de l'excellence du confort.

Car, pour ces Messieurs et ces Grands, il faut allier confort et somptuosité. Et sur la route, cela s'observe par l'agrément de la berline qui absorbe notamment les dos d'âne, lisse les aspérités et stabilise à la manière d'un train progressant sur des rails.

De plus, le bien-être est garanti grâce à ses quatre roues directrices, qui confèrent moins de mouvement de caisse, réduisant ainsi les sensations de haut-le-cœur et les maux de routes.

On regrettera donc le fait que le siège arrière passager ne s'incline pas plus, à la manière d'une Mercedes-Benz Classe S, qui est beaucoup plus enclin à la sieste.

« Oubliez la voiture, vous êtes dans une Audi »

Sur la route, la voiture analyse les panneaux, la proximité des véhicules, sous tous les angles, y compris l'approche des cyclistes et piétons en angles morts ou invisibles. Si vous débordez de la ligne en autoroute, vous aurez cette étrange sensation, connue en auto-école, lorsque le moniteur rattrape le volant pour vous... sauf que là le moniteur c'est la voiture et l'on se demande parfois jusqu'où l'autonomie de cette voiture pourrait aller.

Se garer est un jeu d'enfant avec les capteurs de proximité qui sonnent, ainsi que des caméras de recul pour manoeuvrer sans encombre. Relevons, par ailleurs, ses 24 capteurs ultrasoniques, permettant ainsi l'évitement de piétons avec des caméras disséminées tout autour du véhicule. Grâce à ses capteurs lasers interconnectés qui positionnent la voiture dans un environnement, lors des manoeuvres de marche arrière, vous apercevrez dans l'écran de recul le véhicule en image par rapport à là où il se trouve.

Une voiture dont la cible est essentiellement son passager arrière

Cependant, le cœur de cible de cette voiture s'adresse principalement à son passager arrière et accessoirement à son chauffeur. L'Audi A8 est dotée de pléthore d'options, accessibles à travers trois écrans HD, avec des menus et sous-menus à vous faire perdre la tête.

Cet amas de technologie, des plus utiles, peut s'avérer des plus frustrants pour effectuer des opérations simples telles que saisir une adresse dans le GPS. Et croyez-moi, M. l'Ambassadeur n'appréciera guère voire la reconnaissance vocale faire des siennes lorsque son chauffeur prononce trois fois de suite « Saint-Tropez » et que l'ordinateur de bord ne comprend toujours rien à la destination dictée.

À l'arrière de l'Audi A8, les passagers auront chacun leurs tablettes. Ces derniers pourront entre autres, consulter la navigation, regarder la télévision par satellite ou diffuser leur contenu multimédia sur l'écran. Ces tablettes spécialement conçues pour Audi fonctionnent sous Android et offrent la possibilité d'avoir accès à internet WiFi à bord.

Un confort et des innovations historiques

Le confort est le maître mot dans cette nouvelle Audi A8, notamment par ses oreillers d'appui-tête extrêmement moelleux. De plus, si l'arrière est un espace de détente c'est sans doute également grâce à ses sièges en cuir, ventilés, chauffants et doux, conférant une seconde peau, tout comme ses accoudoirs et le plancher de sol, qui sont eux aussi ventilés, chauffants et massants !

Des innovations et des évolutions notoires sur cette cinquième génération d'A8.

Avec, entre autres, son nouveau design qui s'observe sur sa calandre présentant sa bouche fortement agrandie. Par ailleurs, ses phares arrière, reliés avec un bandeau de LED, donnent une véritable signature à la berline. Les projecteurs HD Matrix LED sont dotés de diodes supplémentaires pour offrir ainsi un champ d'éclairage plus précis.

La nouvelle berline révèle ainsi des allures plus bourgeoises et statutaires, mais également classiques tout en étant très moderne.

À l'intérieur, nous retrouvons également un éclairage d'ambiance de 30 couleurs, selon les profils.

* Daniel Latif

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourd'huiatourque.com

Les cinq films français qu'il faut retenir de 2017

Entre succès et navets, l'année 2017 fut riche pour le cinéma français. Parmi le grand cru de cette année, certains films se distinguent et méritent d'être mentionnés et regardés. De la comédie dramatique jusqu'au thriller à suspense, en passant par de grands réalisateurs, la recette reste inchangée.

Le Sens de la fête d'Éric Tolédano et Olivier Nakache

Parmi ce florilège, *Le Sens de la fête* d'Éric Tolédano et Olivier Nakache reste le classique de cette année 2017.

Après le succès d'*Intouchables* ou encore de *Tellement proches*, les deux réalisateurs nous plongent cette fois-ci au cœur de l'organisation d'un mariage des plus carnavalesques avec Jean Pierre

Bacri en chef d'orchestre. Pari réussi puisque ce film est un condensé de rires et d'émotions.

Chacun sa vie de Claude Lelouch

Dans un registre plus émouvant, *Chacun sa vie* de Claude Lelouch apparaît comme



un des films les plus marquants de l'année 2017. Le cinéaste a choisi de filmer la vie et sa spontanéité, et met en scène magistralement une panoplie de portraits et de personnes qui ne se connaissent pas, mais qui ont tous rendez-vous pour décider du sort d'un homme. Avec une tête d'affiche exceptionnelle, tels que Jean Dujardin ou encore Liane Foly, le réalisateur a choisi de filmer sa bande avec notamment Johnny Hallyday. En effet, si Pedro Almodovar a ses filles, Claude Lelouch a son Johnny. Cette comédie humaine des temps modernes est un véritable film positif et une belle leçon de vie avec un casting de folie en ces temps de folies !

Coexister de Fabrice Eboué

Si les comédies ont su marquer 2017, il y en a une qui sans doute demeurera un grand classique et apparaît déjà comme culte. *Coexister* de Fabrice Eboué est un petit



bijou qui combat toute forme d'obscurantisme et de racisme religieux. Et pour cause, ce film met en scène un producteur raté qui a l'idée de produire pour un album, un rabbin, un prêtre et un imam. Avec des dialogues mordants et des situations plus cocasses les unes que les autres, ce long métrage décalé est un véritable bol d'air frais rempli d'humour avec un fond profond qui invite à une réelle réflexion.

Carbone d'Olivier Marshall

Carbone d'Olivier Marshall est également un des films de cette année à ne pas rater. En effet, grâce à son long métrage *Carbone*, cet ancien commissaire s'inscrit dans la lignée des grands réalisateurs français. Ce nouveau long métrage met en scène une histoire inspirée d'un fait réel, notamment de l'arnaque à

la taxe carbone organisée par une bande d'amis. Ce véritable scandale, le réalisateur le filme magistralement et apparaît comme un thriller à suspense envoûtant et véritablement captivant.



Il a déjà tes yeux de Lucien Jean-Baptiste

Toujours dans la comédie, *Il a déjà tes yeux* de Lucien Jean-Baptiste est un petit trésor de cette année. Après *La première étoile*, le réalisateur a choisi de mettre en scène une famille noire adoptant un bébé blanc, créant

alors un scandale familial. Avec un scénario bien ficelé ainsi que des répliques mordantes et subtiles, ce film est un petit chef-d'œuvre de la comédie. Si l'on passe des rires aux larmes, ce long métrage nous propose une véritable profondeur qui détruit les clichés racistes tout en arrivant à réunir et à souder chacun d'entre nous.

Cette année, la comédie était à l'honneur avec des films plus captivants les uns que les autres. Néanmoins, si le rire côtoie l'émotion, certains thrillers ne sont pas à négliger et deviennent de très grands films. Des recettes bien préparées qui font de ces films des incontournables du cinéma français.

* Charlotte Lelouch



La Micro-Folie s'installe à Izmir

Jeudi 14 décembre, c'est à l'Institut Français d'Izmir qu'a eu lieu le vernissage de la première Micro-Folie à l'étranger en présence de l'Ambassadeur de France en Turquie, Charles Fries, la directrice de l'Institut Français d'Izmir, Caroline David, le président de La Villette, Didier Fusillier, et Rebecca Bouillon, chef de projet.



Fruit d'un partenariat entre La Villette et l'Institut français de Turquie, ce projet soutenu par le Ministère de la Culture et le Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères français ainsi que par de nombreuses institutions culturelles françaises (Musée du Louvre, Château de Versailles, Centre Pompidou, musée national Picasso, musée du quai Branly, La Philharmonie de Paris, etc.) est inspiré des Folies du Parc de La Vilette conçues par l'architecte Bernard Tschumi et met en valeur la création sous toutes ses formes. **L'Institut Français d'Izmir se transforme pour la Micro-Folie**

Du 20 décembre 2017 au 14 avril 2018, cette première Micro-Folie en Turquie sera ouverte au public à l'Institut Français de Turquie à Izmir.

Alors que c'est la première fois que la Micro-Folie s'exporte, ce n'est pas moins de 250 chefs d'œuvres de huit institutions culturelles et musées français que le public va pouvoir découvrir sous forme numérique grâce notamment à des ta-

blettes, des écrans géants, etc. Le musée numérique dont l'objectif est de magnifier ces trésors sera ouvert du mercredi au samedi, de 10h à 16h, dans la salle de spectacle de l'Institut qui, pour l'occasion, s'est transformée en galerie virtuelle.

Par ailleurs, un espace scénique sera dédié aux nombreux concerts programmés dans le cadre de la Micro-Folie, au Ciné-Club qui se tiendra les mardis, mais aussi à La Nuit des Idées qui se tiendra le 25 janvier.

Afin d'accompagner ce magnifique projet, un espace atelier de créations et de découvertes verra le jour ponctuellement afin de favoriser les échanges qui pourront se poursuivre en tout temps au café « Petite Folie » qui a pris de façon ludique ses quartiers au sein de la cafétéria de l'Institut.

Une inauguration qui en promet d'autres

Dans le cadre de l'inauguration de ce musée numérique interactif, Caroline David, la directrice de l'Institut Fran-



çais d'Izmir, recevait l'Ambassadeur de France en Turquie, Charles Fries, le directeur de La Villette, Didier Fusillier, Mme Rebecca Bouillon, chef de ce projet, mais aussi le directeur de l'Institut Français en Turquie, Éric Soulier, ainsi que l'homme d'affaires Lucien Arkas et de nombreux autres invités.

Charles Fries, après avoir rappelé que l'Institut Français d'Izmir avait pour mission depuis 1965 de « promouvoir et d'enseigner la langue française, ainsi que de diffuser la création artistique, la recherche et la pensée », a souligné l'objectif inestimable de la Micro-Folie d'Izmir : « Permettre la diffusion et l'accès au patrimoine artistique qui existe dans nos grands musées en France. L'idée c'est

de permettre au jeune public, aux associations, aux étudiants d'accéder à la culture et à l'art ».

Il a salué le travail de Caroline David pour avoir œuvré afin que l'Institut soit davantage « un lieu de convivialité et d'échanges », mais aussi pour avoir « impulsé une dynamique en direction des arts contemporains », faisant notamment référence à la fresque sur le mur de l'Institut de l'artiste Jef Aérosol.



Charles Fries a par ailleurs souligné que le fait que la Turquie soit le premier pays étranger accueillant la Micro-Folie « montre l'importance des liens entre la France et la Turquie », avant de souligner la fierté et l'honneur que cela représentait qu'Izmir ait été choisi pour être le premier lieu de la Micro-Folie organisée hors de France.

L'Ambassadeur de France en Turquie a évoqué « une poursuite de la présentation de cette Micro Folie dans d'autres villes de Turquie en collaboration avec le Goethe Institute et les services culturels des Consuls de Suède et des Pays-Bas sous la bannière du programme 'Spaces of culture' », précisant que ses services avaient appris mercredi 13 décembre « qu'une aide dans le cadre du Fond franco-allemand sera attribuée pour l'organisation d'ateliers et la présentation de la Micro-Folie dans une autre ville de Turquie ».

Pour conclure, Charles Fries a déclaré : « S'émerveiller, apprendre, se dépasser, s'amuser, créer, partager, voici le programme auquel toute l'équipe de l'Institut Français de Turquie en collaboration avec celle de La Villette est fière de vous convier ».

* Camille Saulas

Le théâtre en Turquie : L'aventure des théâtres alternatifs (5)

Si la publication en 2012 du « manifeste de l'art conservateur » écrit par Iskender Pala suscite la polémique parmi une majorité d'artistes, l'expression « art conserva-

teur » est reprise et développée parmi certains journalistes ou essayistes proches du pouvoir. Mais il n'est pas impossible que la diffusion en masse de cette idée

ait donné un nouvel élan à ceux qui se sont engagés au sein des théâtres dits « alternatifs », dans la mesure où elle a pu permettre de se positionner et de déterminer précisément ce dont on ne veut pas. Cependant, il faut garder à l'esprit que les compagnies qui se reconnaissent dans l'expression « théâtre alternatif » affichent une ligne esthétique qui leur est propre. Ainsi, certaines compagnies s'intéressent

aux écritures contemporaines internationales et s'engagent dans un travail de traduction ; d'autres travaillent en vue de l'émergence d'une écriture contemporaine en Turquie ; d'autres encore partent du désir de mêler différentes disciplines ; chez certains, c'est la volonté de faire du théâtre documentaire, par exemple d'écrire des histoires autour de l'Histoire récente, d'évoquer les changements survenus au cours des dix dernières années qui prime ; d'autres souhaitent monter des spectacles qui tournent autour de choses banales, et cherchent à attirer l'attention sur ce qu'on ne souhaite pas voir dans la vie quotidienne ; d'autres enfin s'engagent dans des formes de théâtre ouvertement politiques, interrogeant, par exemple, la légitimité du service militaire, obligatoire en Turquie. Par ailleurs, si certaines compagnies proposent des formes

théâtrales originales et audacieuses, d'autres restent dans des formes dramaturgiques et scéniques plutôt convenues. Le point commun de ces compagnies aux esthétiques si différentes serait peut-être à chercher du côté d'un désir d'établir un rapport de proximité avec le spectateur. Les lieux que ces compagnies occupent le plus souvent, c'est-à-dire les garages, les ateliers ou les appartements transformés en scènes engendrent des dispositifs permettant d'emblée cette proximité. Mais ces compagnies cherchent également, le plus souvent, à organiser des rencontres, des débats, afin d'avoir un contact plus direct avec les spectateurs. Quant à ces derniers, ils sont le plus souvent ravis de pouvoir prendre la parole afin de faire part de la manière dont ils ont reçu le spectacle. À suivre...

* M.Y.



Aujourd'hui
la Turquie

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0718 | 89645 • www.aujourdhuiturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Berk Mansur Delipinar, Celal Biyıklıoğlu, Daniel Latif, Derya Adıgüzel, Doğan Sumar, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Hugues Richard, İnci Kara, Kasım Zoto, Kenan Avcı, Kemal Belgin, Mehmet Erbak, Merve Şahin, Nami

Başer, Nolwenn Allano, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sırma Parman • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

Les pianistes de Sion



Güray Başol : « La musique ne supporte pas l'égoïsme, la musique c'est le partage »

Né en 1982 à Milan, Güray Başol n'a débuté le piano qu'à l'âge de 15 ans au Lycée des Beaux-arts à Istanbul. Une découverte tardive de la musique qui ne l'empêchera pas de devenir un grand pianiste et enseignant de piano. Ce dernier a notamment été finaliste, en 2013, à Istanbul, du premier Concours international de Piano – Istanbul Orchestra'Sion, mais a aussi obtenu une médaille de bronze au Concours National Claude Kahn. Depuis, les concerts à l'international s'enchaînent pour le soliste. Rencontre.



Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

J'ai commencé le piano à l'âge de 15 ans alors que j'étais au Lycée des Beaux-arts à Istanbul. Par la suite, j'ai continué mes études à l'université, car je n'avais pas encore le niveau pour rentrer au conservatoire qui se trouve à Istanbul. J'ai terminé mes études en 2014 et je me suis rendu en France où j'ai intégré l'École normale de Paris dans la classe du « Diplôme Supérieur d'Enseignement » de Germaine Mounier. Puis, j'ai suivi des cours au CRR de Rueil-Malmaison et au CRR d'Aubervilliers-La Courneuve. J'ai complété cette formation avec un master en musicologie à l'Université Paris IV-Sorbonne. Désormais, j'enseigne au Conservatoire d'Aulnay-sous-Bois. Je suis professeur de formation musicale et je donne des concerts en France, en Turquie et à l'étranger.



Comment s'est déroulé votre premier contact avec cet instrument ?

En réalité, j'ai commencé par jouer de la guitare. Je ne pensais pas qu'à mon âge je pourrais devenir pianiste. D'ailleurs, on m'avait bien dit de choisir un autre instrument que le piano, qu'à 15 ans c'était trop tard pour le piano. Néanmoins, je voulais tout de même essayer cet instrument et j'ai finalement pu suivre le chemin qui est le mien aujourd'hui. C'était véritablement un désir personnel d'apprendre le piano, mais aussi d'enseigner cet instrument. Si je pensais que je ne pourrais pas devenir un concertiste, je me disais que si je voulais devenir un bon professeur de musique, il fallait que j'en sache davantage que mes professeurs du lycée. J'ai fini par devenir enseignant, mais je ne pensais pas que je serais en mesure de faire les concerts que je fais aujourd'hui.

Pourquoi avez-vous fait le choix de la France ?

Dans un premier temps, j'ai choisi la France, car Germaine Mounier y enseignait. De plus, les musiciens sont bien accueillis en France où, par ailleurs, j'y avais de la famille. Je suis très heureux de ce choix et de vivre en France depuis maintenant 14 ans.

Avez-vous planifié cette formation ou la voie s'est présentée ainsi ?

Quand on prend une décision, il faut ensuite voir les choix qui s'offrent à nous. Par exemple, je suis arrivé en France à 21 ans, je ne pouvais donc pas tenter le concours d'entrée du Conservatoire de Paris en raison de la limite d'âge qui y est imposée. Pour l'École normale de Paris, c'était différent. C'est un véritable handicap en France

cette limite d'âge imposée. Mais j'ai quand même pris mes propres décisions, ce n'est pas mon entourage qui a décidé de mon parcours. Après, il y a une question de budget qui m'a obligé à travailler à côté de mes études ce qui m'a été bénéfique, car je suis ainsi resté en contact avec la vraie vie et j'ai appris à connaître la culture et la langue française dans laquelle j'allais évoluer. Travailler à côté de mes études a donc été très bénéfique non seulement pour apprendre le piano, mais aussi pour m'intégrer. D'ailleurs, c'est pour cette raison que certains grands concours ne m'intéressent pas, car ils nous obligent à nous consacrer uniquement à la musique et finalement à nous éloigner de choses essentielles de la vie. C'est un processus égoïste. Or, la musique ne supporte pas l'égoïsme, la musique c'est le partage, notamment d'un texte, de l'écriture d'un compositeur. On l'oublie trop souvent.

En Turquie, où vous avez commencé le piano, comment s'est passé votre apprentissage ?

En Turquie, au lycée des Beaux-arts, mon niveau pianistique n'était pas excellent et mes notes étaient moyennes aux examens. Par ailleurs, une fois que je suis arrivé en France, je me suis rendu compte que ce que j'avais appris en Turquie n'était pas suffisant, c'était resté trop ancré dans le passé. Un artiste doit rester en contact avec l'évolution de la musique, sans cela on n'avance pas. En Turquie, il y a un manque d'ouverture quant aux approches éducatives pour pouvoir enseigner au niveau professionnel. J'ai tout de même appris beaucoup de choses en Turquie, mais c'est à l'étranger que j'ai développé d'autres connaissances et compétences indispensables pour devenir pianiste. Il a donc fallu équilibrer les deux cultures, ne pas en exclure une, mais trouver un équilibre.

À quel moment avez-vous voulu être enseignant ?

J'ai toujours voulu devenir enseignant. Dans ma famille, ma mère est enseignante en histoire de l'art, tandis que mon père est enseignant de pilotage. J'ai donc un peu la fibre de ce métier. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé que pour enseigner la musique, il fallait que je devienne concertiste,

car l'on apprend beaucoup en faisant des concerts sur la façon de jouer, d'interpréter, mais aussi de gérer le stress, de bâtir un programme, etc. Jouer sur scène fait partie intégrante de l'apprentissage.

Le fait de participer à un concours, cela permet donc de travailler, mais aussi de se faire connaître. Mais, est-ce suffisant ?

Lors d'un concours, l'on a un programme qui nous est imposé, des pièces à travailler. On apprend donc avec un concours surtout si l'on ne connaît pas les morceaux qui doivent être joués et cela nous permet de découvrir des compositeurs et de savoir si leur répertoire nous intéresse ou non. Par ailleurs, cela permet de nous frotter à la concurrence, très présente en musique, et de déterminer si les concours sont faits pour nous. Enfin, comme vous le disiez, cela permet en effet de se faire connaître. En revanche, je ne pense pas que cela suffit. Même si vous obtenez un premier prix dans un concours, ce qui importe aussi c'est votre comportement, votre manière d'être, votre entourage. Les relations, le réseau sont très importants. C'est véritablement un tout, il ne suffit pas de bien jouer.



Quel est votre répertoire préféré ?

J'adore la musique française, la période classique avec Mozart et Haydn ainsi que la musique romantique.

Comment travaillez-vous un répertoire ?

Avant tout, il faut écouter la musique que l'on désire jouer. Puis, il y a un travail de déchiffrement. C'est ainsi que l'on peut déterminer si ce répertoire nous convient. Par ailleurs, lorsqu'on travaille une pièce, on essaye aussi de concevoir un projet autour, de présenter un thème. Pour un récital, il faut un projet qui donnera un titre au concert. C'est d'autant plus vrai quand on ne joue pas qu'un seul compositeur. C'est d'ailleurs important de présenter des compositeurs qui ne sont pas connus dans le pays où l'on se produit. Cela permet de présenter une autre culture, une autre musique. En revanche, il faut que le tout soit cohérent. C'est ce que j'essaie de faire lors de mes concerts.

En ce qui concerne l'enseignement, qu'apprenez-vous à vos étudiants ?

J'enseigne au conservatoire la théorie de la musique, je n'ai pas d'élèves en cours de piano. Ce sont des cours collectifs d'élèves de premier et deuxième cycles. Par contre, je donne des cours privés de piano et j'ai enseigné cet instrument à l'École de Musique à Champigny à des amateurs. Je propose à ces élèves de se présenter à des concours afin qu'ils puissent comparer leurs niveaux avec ceux d'autres musiciens de leurs âges.

Je les prépare à ce genre de concours, mais aussi à ce qu'ils soient capables de jouer sur scène devant un jury et éventuellement afin qu'ils gagnent un prix, car c'est important pour leurs CV. En outre, nous travaillons ensemble le répertoire qu'ils travaillent, je veux que la musique leur convienne, qu'ils aiment ce qu'ils jouent. Je leur donne les pistes de travail. Après, c'est à eux de les explorer.

Pouvez-vous nous parler du concert Parisiana que vous avez donné avec la soprano et musicologue Chimène Seymen, qui a eu lieu le 30 novembre, au lycée Notre Dame de Sion ?

Nous avons proposé un programme consacré à la musique française en mettant en valeur des musiciens qui ont défendu pendant l'entre-deux-guerres et lors de la Seconde Guerre mondiale les traditions musicales françaises qui sont très différentes les unes des autres. En fait, la musique reflète totalement les caractères des compositeurs, mais aussi de l'époque.

Travaillez-vous avec des compositeurs contemporains, notamment en Turquie ?

Très peu, c'est difficile de travailler avec des compositeurs turcs. Néanmoins, actuellement, je joue une pièce de la première compositrice de Turquie, Yüksel Koptagel. Mais c'est compliqué de jouer des pièces de compositeurs turcs en raison des relations parfois complexes que nous entretenons avec eux.

En 2013, vous avez participé au premier Concours international de Piano – Istanbul Orchestra'Sion.

C'était mon premier concours international. Auparavant, je n'avais fait que des concours en France qui ont été une opportunité unique pour me perfectionner et m'habituer à jouer devant un jury. Le Concours international de Piano – Istanbul Orchestra'Sion fut une expérience extraordinaire. Il y avait une très bonne ambiance, on ne ressentait pas le sentiment de compétition entre les pianistes. Une telle atmosphère, c'est un véritable avantage pour un concours d'autant plus qu'on y apprend beaucoup. Je conseille vivement aux jeunes pianistes de se lancer dans cette compétition, et de faire autant de concours que possible. C'est extrêmement formateur et cela permet de savoir si les concours nous conviennent. Pour une personne qui désire devenir musicien professionnel, il faut absolument vivre une telle expérience sur scène.

Si vous n'étiez pas devenu pianiste, qu'auriez-vous fait ?

J'aurais fait du droit pour devenir avocat ou juge. D'ailleurs, on retrouve un peu de droit dans la musique. Il y a des lois, une discipline à respecter.

Que représente la musique pour vous ?

C'est avant tout le plaisir en jouant ou en enseignant, mais aussi un moyen de m'exprimer sur scène. Je ne fais pas de la musique pour l'argent ou pour l'esprit de compétition. Je ne suis pas là pour écraser les autres, je n'en ai pas le droit. Je préfère rester en contact avec la vraie vie, guider mes élèves dans leur apprentissage, les respecter eux et l'humanité. À travers le piano et la musique, je reste en contact avec la vraie vie.





Sirma Parman

Récemment, j'ai lu un article de Frank Sirmans sur le sujet alors que je jetais un coup d'œil à un livre consacré à l'artiste haïtien Jean-Michel Basquiat. Pour être honnête, je n'avais aucun intérêt pour la culture du hip-hop, ni même des connaissances à ce propos. Par conséquent, je ne m'étais pas rendu compte à quel point Basquiat était inspiré par cette culture afro-américaine. Après avoir fait plus de recherches sur le sujet, j'ai appris que le lien entre l'art de Basquiat et la culture hip-hop a été délibérément ignoré afin de légitimer sa valeur artistique. Dans le même objectif, on préférerait souligner sa passion pour le jazz, cette musique étant considérée comme « plus respectable ». Suis-je surprise par cet acte de la part du monde artistique? Non. Frank Sirmans parlait de l'art de Basquiat comme « une attaque critique des idées conventionnelles sur la mort, sur l'histoire et sur l'impulsion créatrice » et comme le meilleur hip-hop puisque Basquiat démontait et reconstituait l'œuvre qui l'a précédé. Je me souviens des scènes du film biographique *Basquiat* (1996) dans lequel il peignait sur les peintures qu'il n'aimait pas chez son amie. C'est la phrase de F. Sirmans qui m'a rappelé cette scène. En tant qu'artiste qui utilisait les graffitis, Basquiat avait une

Jean-Michel Basquiat et la culture hip-hop

conscience politique acérée. Il évoquait les inégalités entre les classes sociales, mais dénonçait aussi les effets du colonialisme et du racisme dans ses œuvres en mêlant image et texte. L'écrivain afro-américain Greg Tate disait que Basquiat représentait « la plus grande contribution du hip-hop au modernisme et vice-versa ». Ainsi, s'il est vrai que ses peintures de 1983 à 1985 donnaient une place significative aux musiciens de jazz comme Miles Davis et Charlie Parker, ceci n'est pas suffisant pour limiter ses sources d'inspirations au jazz. Aujourd'hui, le point de vue collectif sur la culture hip-hop a changé. C'est pourquoi il est possible de révoquer cette « censure » du monde de l'art. Qu'est-ce que ça veut dire? Dans les années 1980 et 1990, le hip-hop, faisant partie de la culture afro-américaine, était un moyen d'expression basé sur la danse des jeunes immigrés. Le hip-hop était même une manière de se débarrasser de l'énergie négative, une façon de l'évacuer pacifiquement. Mais, dans le système capitaliste, on a modifié cette sous-culture. Elle a perdu son sens en devenant à la mode par un acte conscient du système. On retrouve un processus semblable pour la culture du



punk, le reggae, etc. Pour résumer, aujourd'hui la culture hip-hop est en tendance : on écoute la musique aussi bien qu'on aime les vêtements et accessoires de cette culture afro-américaine. Les marques vendent ces vêtements à des prix démesurés. Mais, à l'époque, quand Basquiat essayait de passer à la postérité, le hip-hop était encore une sous-culture « insignifiante ». D'ailleurs, en parlant de cette modification, il faut aussi mentionner l'artiste pionnier Freddy, né Fred Brathwaite, qui a présenté le graffiti et le rap au monde de l'art américain. En février 1981, le graffiti fait ses premiers pas majeurs dans le monde artistique avec l'exposition « New York, New Wave » du MoMA. Organisée par Diego Cortez, l'exposition a présenté les œuvres des artistes inspirés par la culture hip-hop comme Futura 2000 et Jean-Michel Basquiat, mais aussi les photographies de Robert Mapplethorpe et les œuvres de l'artiste du pop art Andy Warhol. Peu de temps après, les galeries d'art de New York telles Mudd Club et FUN Gallery ont commencé à ouvrir leurs portes aux artistes comme Basquiat avec des expositions *all-graffitis*. L'histoire de la culture hip-hop dans les arts a commencé.

Agenda culturel



Les couleurs du bonheur

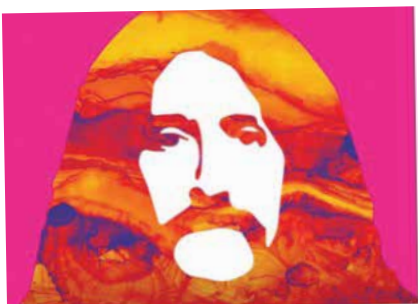
Du 5 au 18 janvier
La Galerie, Lycée Saint Benoît
C'est au lycée Saint Benoît que vous serez émerveillé par l'exposition collective mêlant peintures, céramiques et bijoux. Sous la coordination de Nazan Eksen Pauwels, Sevinç Lüleci et Yasemin Zambak, dix artistes vous transporteront dans un monde haut en couleur. Le vernissage de l'exposition aura lieu le 5 janvier à 18h30.

Can Okan

Le 8 janvier, 18h
Süreyya Opera de Kadıköy
Ne manquez pas le récital de piano du concertiste turc Can Okan. Au programme, une interprétation d'une partie du riche répertoire de Jean Sébastien Bach.

Anniversaire Barış Manço : Nightmare Kerim, Murat Meriç

Le 5 janvier, 21h30
Babylon, Istanbul
En janvier, on se souvient de l'auteur, compositeur et interprète turc, décédé il y a 19 ans, qui a raffé au long de sa carrière pas moins de 12 disques d'or et un de platine.



Büyük Ev Ablukada

20 janvier 22h30
Babylon, Istanbul
Envie d'un concert alternatif mêlant rock et musique turque ? Vous serez servi à Babylon ! Les fans de musique électronique doivent absolument prendre leurs places pour le concert événement de ce mois de janvier.

Richard Galliano et Leticia Moreno - Orchestre de chambre de Zurich

18 janvier, 20h30
İş Sanat
Le plus grand accordéoniste français de notre temps, Richard Galliano, et la grande violoniste, Leticia Moreno, investissent la scène d'İş Sanat pour notre plus grand bonheur. Ils seront accompagnés de l'Orchestre de chambre de Zurich, fondé après la Seconde Guerre mondiale.

Bubi, « six périodes et sculpteurs »

12 janvier au 3 mars
İş Sanat, Galerie d'art Kibele
À partir du 12 janvier, ne manquez pas l'exposition de l'artiste peintre turc Bubi. Rare représentant de l'art gothique en Turquie, il vous transportera dans la culture égyptienne, mais aussi mésopotamienne et anatolienne avec ses œuvres contradictoires.

Les poèmes de Gülten Akin

22 janvier, 20h30
İş Sanat
Redécouvrez les poèmes de Gülten Akin,

la voix incontournable de la poésie turque du XX^e siècle, lors d'un événement empli de poésie et de musique. Le tout dans un décor extraordinaire reflétant le monde intérieur de la poétesse.

Taj Express - Bollywood Musical

Du 23 au 28 janvier, 20h
Zorlu PSM
Le spectacle à la renommée internationale est à Istanbul ! Rendez-vous au Zorlu PSM pour une soirée inoubliable de danses et de musiques emblématiques de l'Inde !

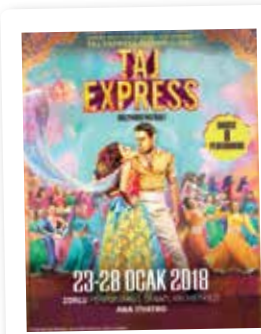
Nuit des idées

25 janvier, 19h
Institut français d'Istanbul et Salt Galata
L'édition 2018 de la « Nuit des idées » a cette année pour thème « l'imagination au pouvoir ».

Diverses rencontres avec des spécialistes se tiendront à Salt Galata, tandis que des projections de films et une exposition du photographe Ali Borovali seront proposées à l'Institut français d'Istanbul.

Gauguin. L'alchimiste

Jusqu'au 22 janvier
Grand Palais, Paris



Notre-Dame de Sion AGENDA CULTUREL

Janvier - Février 2018

Quatuor Saygun Jeudi 11 janvier à 19h30

F. Schubert : Quatuor n° 14 D.810
« La jeune fille et la mort »

F. Mendelssohn : Quatuor Op.80 n° 6



Voyage français avec le Duo Fidelis Jeudi 18 janvier à 19h30

Concert de musique classique française de la première moitié du XX^e siècle.



Antonio Di Cristofano Jeudi 8 février à 19h30

Oeuvres de Beethoven,
Chopin, Berg, Scriabine et Brahms.



Lycée Notre-Dame de Sion
Cumhuriyet Cad. 127 Harbiye
34373 İstanbul Tel : (0212) 219 16 97

Pour ceux qui seraient à Paris au mois de janvier, ne passez pas à côté de l'exposition sur Paul Gauguin au Grand Palais ! Une rétrospective remarquable qui permet aux curieux d'en apprendre davantage sur le processus créatif de cet artiste incontournable.

Degas, Danse Dessin

Jusqu'au 25 février
Musée d'Orsay, Paris
Autre perle des expositions qui se déroulent à Paris, l'hommage à Degas sous fond des textes de son ami Paul Valéry est tout bonnement immanquable alors que nous célébrons le centenaire de sa disparition.